



Anton Grad

SUR L'ORIGINE DE LA FORMULE *Ço poise moi*  
EN ANCIEN FRANÇAIS

On sait que l'ancien français faisait un emploi des verbes impersonnels bien plus fréquent que la langue moderne, montrant, sous cet égard aussi, un état de choses qui ne différait pas beaucoup de celui du latin. C'est ainsi que, pour la catégorie des verbes exprimant un mouvement de l'âme, la vieille langue disposait de toute une série de verbes impersonnels dont la plupart sont inconnus à l'usage moderne et dont voici quelques exemples:

chaut: *de ses ranposnes... ne me chaut*, Yvain 650; *Ne me chaut mais des jornees conter*, Amis et Amiles 2476, etc., etc.;

ennuie: *Sire, et pour Dieu ne vous ennuit De mon demour*, Mir. N. D. I 530, 496; *Por moi sejourner ne t'ennuit*, Perceval 3227, etc.;

grieve: *Mais de lor signor moult lor grieve*, Perceval 3798; *Car mout m'est mal et mout me grieve Que...*, Le Roman de Thèbes 4965, etc.;

est bel: *de vo venir m'est bel*, Aiol 5841; *bel m'est qu'or jo t'en voi surprise*, Eneas, d'après Bartsch, *Chrest. de l'anc. français*<sup>o</sup> 133, 25, etc.;

est noient (rien): ... *de s'amor nient te soit*, Eneas, d'après Bartsch, o. c. 128, 35; *ne m'en est rien*, ib. 153, 31, etc.;

(re)membre: *Donc lor remembret des fiez et des honurs*, Roland 820; *Lors li membre d'une amor*, Motets Français des 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, p. p. G. Raynaud, I 70, etc.;

souvient: *Quer de la fame li souvint*, Le Roman du Comte d'Anjou 5865; *et si lor dites... qu'il lor soviegne de moi en lor proieres*, La Queste del saint Graal 154, 5, etc.;

tarde: *mout me tarde que je les voie*, Erec 3258, etc.;

tient: *Il ne li tenoit d'envoisier Ne d'acoler*, Le Roman de la Rose 332, etc.

La construction impersonnelle du verbe *peser* (= être désagréable, causer du chagrin, de la douleur) est aussi très fréquente dans les textes du moyen âge, comp.: *de ma vilentie me poise*, Erec 3631; *Mais de Gavain plus li pesoit*, Gerb. de Montr., *Perceval* 15018; *Ha! Yoains, tant il me poise de vos*, La Queste del saint Graal 153, 32; *Pas ne m'en poise, ainz m'en es bel*, Eneas 4956; *mon pere est mort, dont il me poise* (a. 1521, d'après Godefroy VI 124, etc.

Les exemples avec l'adverbe *mout* introduisant la construction impersonnelle sont surtout très nombreux: *molt me poise de ma pucele*, Erec 196; ib. 2554; *Molt me poise, quant je la voi atornée si povrement*, ib. 512; *molt li poise qu'il la velt faire*, Eneas 7833; *Bien a passé an et demi Que ne le vit, molt l'en pesa*, Gerb. Montr., *Perceval* 3871; ib. 77; *mult li pesa de cel semblant*, MFr., *Lais* I 789; *mult li pesout del costement*, Wace, *Brut*, d'après Bartsch, o. c. 116, 27; *moult me poise de ceste damoisiele que vous avés occhise*, Merlin II 90, etc., etc.

Quant à la syntaxe des pronoms personnels régimes accompagnant le verbe impersonnel — problème qui, comme nous ne tarderons pas à le voir, est d'un intérêt spécial justement pour la formule *Ço poise moi* — tous les exemples cités ci-dessus, avec les pronoms personnels régimes précédant le verbe, ne font que suivre la règle générale qui, au moyen âge déjà, exige cet arrangement: dès qu'il y a, devant le verbe, un membre de la même phrase, le pronom personnel régime, s'appuyant sur lui, doit en même temps précéder le verbe et ceci sous sa forme faible. Cette règle est — nous venons de le voir — strictement observée aussi dans l'emploi des pronoms personnels régimes précédant le verbe impersonnel.

Il va de soi que, dès qu'on veut accentuer le pronom personnel régime, il apparaît sous sa forme forte (diphthonguée) et, dans ce cas-là, sa place est plus mobile, il n'est plus lié au verbe dont il peut être séparé par d'autres membres de la phrase; il peut aussi commencer la phrase, comp.:

*Moi ne chaut u nous aillons*, Auc. Nic. 27, 12; *Fole chaitive, toi que chalt?* Eneas 8348; *Moi n'an covient il plus proïier*, Yvain 3992; *moi plot et a lui d'autre part*, Erec 6231; *Ge l'amasse se buen li fust, Moi fust molt bel se lui plüst; quant lui ne plect, gel me lairai*, Eneas 9171—3; *Par foi, moi sanle que dist voir Li preudom*, Le Jeu de saint Nicolas 1309; *pensez . . . que lui ne poist s'ele est destruite?* Bér., *Tristan* 1116, etc.

M. Foulet pense que les formes pleines (fortes) sont aussi employées quand elles suivent immédiatement une conjonction ou le relatif *dont*

(ou *cui*) et que, en même temps, le sujet du verbe impersonnel (*il, ce*) n'est pas exprimé; selon lui, «la conjonction fait l'effet de ne pas appartenir à la phrase et, dans ces conditions, on ne croit pas pouvoir laisser en tête une forme faible de pronom personnel».<sup>1</sup> Ne voulant nullement contester l'affirmation du grand savant, nous croyons, toutefois, trouver parmi les exemples, cités par lui pour prouver cette hypothèse, des cas où l'on a affaire à des formes fortes probablement dues à l'accent;<sup>2</sup> d'un autre côté, on peut citer des cas nombreux où la conjonction n'exerce pas cette influence, p. ex.:

*Quand me convint, dames, de vos loignier*, Chanson du roi Thibaut IV de Navarre, d'après Bartsch, o. c. 278, 50; *quant me remembre del grant duel*, Eneas 853; *quant me plaiseit venir a vous*, Bér., *Tristan*, d'après Bartsch 106, 9; *E chascier en va, quant li plaist*, Gui de Warewic 2885; *n'i ad parole dunt te estuce curecher*, QLR, d'après Bartsch 58, 34; *jou ne dis que m'ait grevé*, Chanson de Gaces Brulez, d'après Bartsch 279, 57; *or ai appris dont me souvenra mais tous dis*, Traduction de la *Disciplina clericalis*, d'après Bartsch 273, 31; *Quant m'en remembre, s'en sui toz esfraez*, Folque de Candie 6955, etc.<sup>3</sup>

Parfois la forme pleine apparaît — les cas ne sont pas très nombreux — quand le verbe impersonnel n'est pas précédé de son sujet (*il ou ce*) ni d'un autre terme de proposition: le pronom personnel régime

<sup>1</sup> L. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*<sup>3</sup>, § 176.

<sup>2</sup> P. ex. dans: *pensez... que lui ne poist s'elle est destruite?* Bérout, *Tristan* 1116. — Il se peut que dans la locution «*si com moi semble*», assez courante en ancien français (p. ex.: *Seigneurs, dit il, si com moi semble*, *Perdude ai ma fille*, *Le Roman du Comte d'Anjou*, 1552), le pronom personnel régime *moi* ait été accentué aussi, comme le ferait supposer l'exemple suivant avec le verbe *paroir*, synonyme de *sembler*: *parler püent ansamble andui* (sc. Turnus et Lavine), *S'amor li a puet c'estre ofert*, *Si com a moi tot an apert*, Enéas 9004. Toutefois, on rencontre aussi la même locution avec la forme faible du pronom et le sujet du verbe exprimé (*il*), p. ex.: *car de mort n'a il encore garde, si com il me semble*, *La Queste del saint Graal* 257, 10. — Sur «*ce me semble*» v. ci-bas.

Lerch, *Historische französische Syntax*, III, § 343, pense que, grâce aux exigences du rythme, les formes fortes des pronoms personnels régimes pouvaient être employées même si les pronoms n'étaient pas accentués.

<sup>3</sup> Toutefois, après la conjonction *se* (*si*), les formes fortes semblent être de rigueur; voici quelques exemples qu'on peut ajouter à ceux donnés par Foulet, l. c., et Lerch, l. c.: *se moi creez, vous serez coi*, Gerb. Montr., *Perceval* 1506; *Si li prie se lui plaist Por Dieu que cele chose laist*, ib. 1679; *Se lui meschet*, Gui de Warewic 8266. — Mais Lerch, l. c., a tort de généraliser ces cas avec les formes fortes des pronoms personnels régimes et même d'affirmer que les formes fortes étaient les seules possibles et qu'elles précédaient toujours le verbe impersonnel.

retient sa place en tête de la phrase, mais pour raisons rythmiques — cette place ayant un accent plus marquée — on le fait passer à la forme forte:

*Tei covenist helme e bronie a porter*, Aliscans 411; *par foi, quant je malades fui, Moi covint soffrir lor ennui*, Bible Guiot, d'après Bartsch 252, 32; *Moi le covient des armes espargnier*, Le Couronnement Louis 679; ib. 1365; *Mei est vis que...*, QLR 2, 18, 27; *Moi est vis, par le Salveor, j'en seroie trop avilliez*, Gerb. Montr., *Perceval* 4444; *Gauvains respont: Moi poise molt*, Erec 4157; ib. 4181; 4655; *Moi poise de vostre fol sens*, Amadas et Ydoine 6196.<sup>4</sup>

Mais, d'ordinaire, l'ancienne langue, dans ces cas-là, préférerait transposer les pronoms personnels régimes après le verbe et cet arrangement était possible aussi bien dans les propositions affirmatives que les questions, comp.:

*Dus, dist li cuens, Deus te quart d'encombrier! Covient me il de riens de vos guaitier*, Le Couronnement Louis 2129; *Membre vos, frere, quant je fui envoiée*, Folque de Candie 229; *Membre vos de la geste fiere*, Le Roman de Thèbes 1740; *Isolt, membre vos de la lai...?* Bér., *Tristan*, d'après Bartsch 106, 40; *Voit les herbes et les flores, S'oït canter les oisellons, Menbre li de ses amors*, Auc. Nic. 39, 7; *Gel nel porrai mie oblier, Manbrera m'an tant com vivrai*, Eneas 1785; *remanbre li de la reine*, Erec 915; *Plaist vos oïr de sa tres grant biauté?* Hervis 895; *Signor, plaist vos oïr...* Mainet, Romania IV 322; 85; *Plairoit vos oïr un son*, Auc. Nic. 39, 16; *Li dessebrer lor est mauz. Plaist lor a faire mainte chose Dont on les menace et chose*, Piramus et Tisbé; *tu viaus anprendre trop fol plait, Qui combatre te vials o lui: Mescherra t'an, si com ge cui*, Eneas 7804, etc.

Cet arrangement était connu aussi dans l'emploi des verbes personnels qui, jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle, étaient suivis des pronoms personnels régimes dès que ceux-ci, précédant le verbe, auraient dû commencer la phrase (affirmative ou interrogative); les pronoms postposés y apparaissent soit sous la forme forte (*moi, toi, soi*; un seul pronom) soit sous la forme faible (*m'en, fen*, etc.: deux pronoms), comme c'est le cas aujourd'hui encore, après l'impératif affirmatif (*Parle-moi! Parle-m'en! Fais-le*, etc.). Comp.:

<sup>4</sup> Foulet, *o. c.* § 164, dit que, en dehors des cas des impersonnels, la construction est rare et il n'en donne qu'un seul exemple.

*Met-sei sur piez*, Roland 2298; *Mosterrai tei com il vendront*, Eneas 2927; *Porpense sei qu'ele li die*, Pirus et Tisbé 361; *Creras me tu?* Jeu d'Adam 130; *Queriez me vos donques?* Yvain 6669; *Cuides me tu esmaier?* Le Couronnement Louis 2589, etc., etc.<sup>5</sup>

Cette même construction est fréquente aussi avec le verbe *peser*, employé impersonnellement; dans la plupart des cas on trouve, postposé au verbe, le pronom personnel régime de la première personne, ce qui n'étonne pas vu que la locution, exprimant la douleur, le regret, c'est-à-dire un sentiment subjectif, s'employait surtout en discours direct:

*Enfant n'ourent; peiset lor en forment*, Alexis 22; *Pesera moi se je l'oci*, Bér., *Tristan* 1599; *Et poise moi de la roïne, qui je doins loge por cortine*, ib. 2179;<sup>6</sup> *Se vostre anemi defors truis, Pesera moi se plus i siet*, *Perceval* 2077; *Ja sui, fait il, un chaitif, Peise mei certes que sui dif*, *Gui de Warewic* 6282; *Ore sui las e chaitif, Peise mei certes que sui dif*, ib. 9474, etc.

Nous croyons que c'est justement à l'influence de cette construction impersonnelle du verbe *peser*, avec le pronom personnel régime postposé — sans doute beaucoup plus employée dans l'ancienne langue que ne le font voir les textes — qu'on doit l'origine de la formule figée «*Ço poise moi*», mentionnée par Foulet<sup>7</sup> et Lerch;<sup>8</sup> cette formule, constatée dès les premiers textes de l'ancien français (comp.: *Ço peiset mei que ma fins tant demoret*, Alexis 92 e), était d'un emploi très fréquent dans la vieille langue jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle (comp.: *dont ce poise moy*, a. 1466, cité par Godefroy VI 124). Qu'il suffise, pour démontrer cet emploi fréquent, d'ajouter quelques exemples à ceux déjà donnés par Foulet et Lerch:

*che poise moi, par Mahomet mon dé*, Huon de Bordeaux, d'après Bartsch 208, 19; *Car certes ce poise moi mout*, *La Queste del saint Graal*

<sup>5</sup> Sur ce problème v. Tobler, *Vermischte Beiträge* V 400 ss, Lerch, *o. c.* §§ 324, 336 ss, Foulet, *o. c.* § 162; jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle, les formes faibles des pronoms personnels régimes ne pouvaient pas se trouver en tête de la phrase.

<sup>6</sup> La conjonction *et* peut précéder le verbe suivi du pronom personnel régime, v. Lerch, *o. c.* § 334, Note, et Foulet, *o. c.* § 166.

<sup>7</sup> *o. c.* § 167: «Nous ne savons sous quelle influence, probablement analogique, s'est formée cette locution qui présente un arrangement inattendu.»

<sup>8</sup> *o. c.* § 343, Note 2: «Alt- und mittelfranzösisch sagte man *Ço peiset mei que... bzw. Ce poise moi... Diese Erscheinung ist auffällig.*» Lerch pense qu'il s'agit là (comme dans les cas de l'impératif affirmatif) d'une enclise du pronom régime au verbe, remontant encore à l'époque latine.

74, 15; *mesfait vos ai, sire, ce poise mi*, Garin le Loherain, d'après Bartsch 66, 38; *Quant nel troberent, ço pesa mei, Uncore en sui en mult grant esfrei*, Gui de Warewic 9215; *Foi que je doi a saint Remi, Dist Perchevaus, ce poise mi*, Gerb. Montr., *Perceval* 11382; *blasmée an sui, ce poise moi, Et dient tuit reison por coi*, Erec 2557; *Autre vice unques ne avoy, Trop est grant, ceo poise moy*, Un Art d'aimer anglo-normand, Romania LXXVII, 1956, p. 305; *Sire, fait li visquens, ce poise moi qu'il i va*, Auc. Nic. 4, 10, etc.

Dans notre locution, le verbe impersonnel *peser* est, en même temps, employé comme un verbe personnel, avec le démonstratif neutre *ce* comme sujet grammatical.<sup>9</sup> Mais quelle pourrait être l'origine de cette locution? Y a-t-on simplement ajouté le démonstratif neutre *ce* — pour y jouer le rôle de sujet grammatical — devant la construction impersonnelle «*Poise moi (que...)*», mentionnée ci-dessus? Car on sait que, surtout dans la vieille langue, le démonstratif neutre *ce* faisait concurrence à *il* qui, peu à peu, a réussi à l'emporter sur *ce* dans cette fonction devant les verbes impersonnels.<sup>10</sup> Ou bien — hypothèse plus probable — faut-il y voir le résultat du croisement des deux constructions suivantes:

1° De la construction «*Poise moi (que..., se...)*», mentionnée ci-dessus, avec le pronom personnel régime postposé, et

2° de la construction tout à fait normale du verbe impersonnel *peser*, dans laquelle, comme complément après la préposition *de*, apparaît le démonstratif *ce* et dont voici quelques exemples: *De ce vos devoit il peser*, Erec 1765; *Et de che li a molt pesé Que il avoit hui tant joster*, *Perceval* 3599; *Et Boorz dist a Perceval qu'il li poise de ce qu'i n'a un brief o le cors*, La Queste del saint Graal 242, 20; *Si li poise plus de ce que...*, ib. 111, 6; *De ce qu'i le seit il me poise*, Le Roman du Comte d'Anjou 2571, etc.?

<i>Poise moi (que...)</i>	}	<i>Ço poise moi (que...)</i>
<i>De ço me poise (que...)</i>		

Dans cette nouvelle construction, le démonstratif *ce* peut rappeler (résumer) un fait, exprimé précédemment et représentant le sujet réel du verbe impersonnel *peser*, comp.: *Je l'ai rechet, ce poise mi*, *Perceval* 12659; *Du cop fu mors, ce poise mi*, ib. 11047; *Dist uns serjans: «Vous*

<sup>9</sup> v. Lerch, l. c.

<sup>10</sup> Comp. Sneyders de Vogel, *Syntaxe historique du français*, §§ 93 ss.

arez poi A mengier, et vostre chevaus. — *Ce poise moi*, dist Perchevaus, ib. 8452; *Li quons respunt: E jo l'ottrei; Se lui meschet, ço pesera mei*, Gui de Warewic 8266, etc., ou bien il peut l'annoncer, comp.: *Ce poise moi se je l'ai mort*, Perceval 11021; *Ce poise moi que traïs estes*, ib. 11645; *Ce poise lui quant tant atent*, ib. 12460; *Fait l'emperere: Ço peïse mei Que les esposailles aloigner dei*, Gui de Warewic 4251, etc. On voit que le sujet réel est le plus souvent exprimé à l'aide d'une proposition sujet, introduite par les conjonctions *que, se, quant*.

L'arrangement inattendu de notre locution serait donc dû à l'influence de la construction *Poise moi (que...)*, car, sans cette influence on s'attendrait, à juste titre, à voir le pronom personnel régime (*moi*) précéder le verbe et ceci sous sa forme faible: *Ço me poise (que...)*, comme c'est toujours le cas avec d'autres verbes impersonnels qui, eux aussi, peuvent se construire de la même manière, c'est-à-dire avoir le démonstratif neutre *ce* comme leur sujet grammatical, comp.: *ne voille que ce m'avieigne* *Qe por ice mort dot ne criegne*, Le Roman de Troie, d'après Bartsch 140, 18; *ce m'est molt bel, se veus amer*, Eneas, Bartsch 155, 19; *Fille, tu aimes, ce m'est vis*, ib. 8469; *ce m'est avis j'ai le paiien tué*, Huon Bordeaux, Bartsch 202, 5; *Certes, fet messires Gauvains, ce me plect mout*, La Queste del saint Graal 4, 30; *ce vos sanblast que fust Febus*, Eneas 1499; *ce me semble*, Le Vair Palefroi 1056 (tournure, employée comme incise, très fréquente en ancien français, à côté de: *si com moi semble*, Cligès 3110; Le Vair Palefroi 976; Perceval 1119, etc. V. note 2); *mes bien puis dire, ce me sanble, quant dui chevalier...*, Le Chevalier au lion, Bartsch 169, 19; *Biau sire, ce me semble que ce soit...*, La Queste del saint Graal 85, 17; *Et dist Perchevaus: Ce me samble Que mal m'avez covent tenu*, Perceval 11946, etc.

Mais, y a-t-il un autre facteur qui, à côté de l'analogie avec la construction *Poise moi (que...)*, aurait pu, lui aussi, contribuer à l'arrangement inattendu de la locution *Ço poise moi*, en venant appuyer, renforcer l'influence exercée par la construction *Poise moi (que...)* et permettant ainsi à cet arrangement exceptionnel de se maintenir?

Nous croyons le trouver dans la nature *affective* du verbe *peser* qui exprime un chagrin, un regret qu'il faut, d'ordinaire, communiquer le plus vite possible à l'interlocuteur — comme nous l'avons dit la formule s'employait surtout en discours direct; il n'y a donc rien d'étonnant à trouver en tête de cette communication l'essentiel de la formule, sa partie la plus importante, c'est-à-dire le verbe qui, dans cette formule, repré-

sente le «prédicat psychologique»;<sup>11</sup> et on sait que, en emphase, celui-ci tend à occuper une place au début de l'énoncé.<sup>12</sup> Lerch aussi est enclin à attribuer la cause de l'arrangement *verbe — pronom personnel régime* dans notre formule au caractère affectif de la tournure.<sup>13</sup>

L'enclise, au lieu de la proclise, du pronom personnel régime au verbe dans notre locution serait donc, en grande partie, due aux mêmes raisons psychologiques que celle des constructions de l'impératif affirmatif, suivi des pronoms personnels régimes (*Dis-moi! Va-t'en! Faites-le!* etc.)<sup>14</sup> qui, elles, se sont maintenues jusqu'à nos jours tandis que notre formule, supplantée par d'autres manières d'expression, a fini par disparaître.

## Povzetek

O izvoru starofrancoskega izraza *Ço poise moi*

Izraz *Ço poise moi*, pogosto rabljen v starem francoskem jeziku (prim.: *Dist uns serjans: «Vous avez poi A mengier, et vostre chevaus. — Ço poise moi,» dist Perchevaus, Perceval 8452; Ço peise mei Que les esposailles aloigner dei, Gui de Warewic 4251, etc., etc.*) kaže glede na enklitično rabo objektnega osebnega zaimka (*moi*) izjemen besedni red. To dejstvo preseneča toliko bolj, ker imamo sicer v drugih konstrukcijah glagola *peser* (= *être désagréable, causer du chagrin, de la douleur*) normalni besedni red, t. j. objektni zaimek stoji v proklizi h glagolu, in sicer v šibki obliki, prim.: *de ma vilenie me poise*, Erec 3651; *moult me poise de ceste damoisiele que vous avés occhise*, Merlin II 90, etc., etc.

V teh zadnjih primerih je bila proklitična raba objektnega osebnega zaimka možna zato, ker je pred glagolom stal še kak stavčni člen, na katerega se je zaimek mogel nasloniti; podobno bi se bilo moralo zgoditi tudi v našem izrazu, kjer bi se zaimek bil lahko naslonil na kazalni zaimek *ce* (ki predstavlja gramatikalni subjekt v izrazu), kot to najdemo pri drugih slično rabljenih brezosebnih glagolih, prim.: *Ce me samble Que mal m'avez covent tenu*, Perceval 11946; *Certes ... ce me plest mout*, La Queste del saint Graal 4, 30, etc.

<sup>11</sup> Comp. Hermann Paul, *Prinzipien der Sprachgeschichte*, p. 112; Charles Bally, *Linguistique générale*, p. 43; Séchehay, *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 31.

<sup>12</sup> «emotionale Entladung», comp. Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, pp. 156 ss.

<sup>13</sup> Lerch, o. c., § 343, note 2. Comp. aussi Vendryès, *Le langage*, p. 182: «... l'affectivité pénètre le langage grammatical, le dépouille et le désagrège. C'est par l'action de l'affectivité que s'explique en grande partie l'instabilité des grammairies.»

<sup>14</sup> «impulsive Wortstellung», Lerch, o. c., III § 330. V. aussi Id., *Typen der Wortstellung, Idealistische Neuphilologie*, p. 94.

Zato avtor domneva, da je treba iskati nastanek naše konstrukcije v rezultatu kontaminacije dveh brezosebni konstrukcij glagola *peser*:

1. konstrukcije z enklitično rabo objektnega osebnega zaimka, ki je bila možna do 13. stoletja v primerih, ko pred glagolom ni bilo nobenega stavčnega člana, na katerega bi se bil zaimek mogel nasloniti, n. pr.: *Peise mei certes que sui dif*, Gui de Warewic 6282, etc., in

2. normalne konstrukcije (s proklitično rabo objektnega osebnega zaimka), v kateri nastopa v funkciji dopolnila izza predloga *de* demonstrativni zaimek *ce*, prim.: *De ce... il me poise*, Le Roman du Comte d'Anjou 2571, etc.

Torej: *Peise moi (que..., se...)* } *Ço poise moi (que...)*  
*De ço me poise (que...)* }

Da pa se je nova konstrukcija s svojim izjemnim besednim redom mogla obdržati, je nedvomno pripomoglo dejstvo, da se je izraz rabil zlasti v afektu (večina primerov nastopa v direktnem govoru ter z zaimkom prve osebe!), v katerem je glagol, ki predstavlja »psihološki predikat«, t. j. najvažnejši del celotne enunciacije, bil pomaknjen čim bolj na začetek stavka, medtem ko je manj važni objektni osebni zaimek zavzel mesto za njim. Vsa konstrukcija torej spominja na podobni besedni red pri trdilmem velelniku (*Dis-moi! Fais-le!*), kjer se je iz istih razlogov mogel ohraniti prav do danes, medtem ko je naš izraz, ki ga je nadomestilo drugačno izražanje, prišel iz rabe.

Podrobnosti ter navedbo strokovne literature glej v francoskem besedilu članka oziroma v opombah.

### Anton Grad

## REMARQUES SUR LA PLACE DES FORMES FAIBLES DES PRONOMS PERSONNELS REGIMES DANS LA PHRASE EN ANCIEN FRANÇAIS

Dans le chapitre de la syntaxe historique de la langue française, traitant l'ordre des mots dans la phrase et son évolution au cours des premiers siècles de l'ancien français, le problème de la proclise ou bien de l'enclise des formes faibles des pronoms personnels régimes n'est pas le moins intéressant.

En latin, la place de ces pronoms était en général après le verbe (*Videt me, Pater amat me*), c'est-à-dire que les pronoms se trouvaient en enclise au verbe, bien que des exemples où le pronom précède le verbe soient fréquents aussi, comp.: *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo*, Vulg., Math. 6, 13; *Haec omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*, ib. 4, 9, à côté de: *Quaerite ergo primum regnum Dei...*

*et haec omnia adicientur vobis*, ib. 6, 33, etc. Toutefois, même pour les cas avec le pronom précédant le verbe, on ne peut pas parler de la proclise au verbe, mais de l'emploi enclitique du pronom au(x) mot(s) précédant le verbe et porteur(s) d'un fort accent (la négation *ne* et *haec omnia* des exemples ci-dessus). Des exemples comme: *ita mihi deos velim esse propitios*, Cic., *Ad hanc me fortunam frugalitas mea perduxit*, Pétr., où le pronom régime est séparé du verbe par un autre mot, démontrent aussi clairement qu'on ne peut pas, pour le latin, parler d'une proclise au verbe.<sup>1</sup>

Si donc, en latin, les deux positions — devant et, plus fréquente, derrière le verbe — étaient possibles, en ancien français (et dans les autres langues romanes), au contraire, on trouve ces pronoms (ainsi que les adverbes pronominaux *en*, *y*) dans la grande majorité des cas immédiatement devant le verbe (*Li peres m'aimet*, etc.) et la proclise au verbe est règle générale pour la langue moderne où le seul exemple de l'emploi enclitique est fourni par les constructions de l'impératif affirmatif du type: *Fais-le! Dis-nous!* etc.

Le changement de l'emploi enclitique prédominant en latin en emploi proclitique en français a intéressé déjà plusieurs romanistes<sup>2</sup> qui ont essayé de donner une explication satisfaisante de la cause ainsi que de l'évolution de ce changement important, mais qui, surtout pour la vieille langue, diffèrent plus ou moins dans les conclusions tirées de leurs recherches.

Meyer-Lübke suppose avant tout une phase intermédiaire: les pronoms régimes n'auraient pris leur place devant le verbe que dans les cas où ils avaient pu, d'abord, s'appuyer (donc enclise encore) sur un mot précédant le verbe après quoi seulement ils seraient entrés en proclise complète au verbe: *Pater amat-me* — *Pater-me amat* — *Pater me-amat* (*Le père m'aime*). Cet ordre des mots ayant été déjà possible en latin (v. les exemples ci-dessus), l'ancien français n'aurait créé, par conséquent, rien de tout à fait nouveau si ce n'est que la proclise des pronoms serait devenue, à quelques exceptions près, règle générale.

<sup>1</sup> Comp. Lerch, *Historische französische Syntax*, III § 311; pour la *Peregrinatio* comp. Roman Haida, *Die Wortstellung in der Peregrinatio*, thèse pour le doctorat, Bresslau 1928, p. 46 ss.

<sup>2</sup> Comp. Lerch, *o. c.*, III § 309 ss; Meyer-Lübke, *Roman. Grammatik*, III § 715; *Zur Stellung der tonlosen Objektspronomina*. (*Zeitschr. für roman. Phil.*, XXI, 1897, 315 ss); Melander, *Étude sur l'ancienne abréviation des pronoms personnels régimes dans les langues romanes*, Uppsala 1928.

Deux phénomènes surtout parlent en faveur de cette hypothèse:

Le fait d'abord que, même avec la forme affirmative de l'impératif, le pronom prend sa place devant le verbe en ancien français dès qu'il y a devant celui-ci un autre mot ou groupe de mots: *Enfant nos done!* Alexis 25; ... *mais le rei me nomez*, Voy. de Charlemagne 59; *Or m'escul-tez!* Marie de France, *Lais*, *Guigemer* 823, etc.<sup>3</sup> La négation *ne*, elle aussi, ayant été originellement accentuée, attire le pronom régime devant le verbe, construction qui s'est conservée jusqu'à l'époque moderne: *Ne le fais pas!* etc. Dans tous ces cas, le membre de la phrase, placé en évidence devant l'impératif aurait attiré. (et mis devant le verbe) le pronom régime en lui faisant abandonner sa place ordinaire après la forme impérative du verbe.

Le fait aussi que, jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle, la phrase française ne pouvait pas commencer par une forme faible des pronoms personnels régimes<sup>4</sup> et que, dans ce cas, le pronom est postposé au verbe qui se trouve à la tête de la phrase, ne peut qu'appuyer l'hypothèse de Meyer-Lübke: comme il n'y a aucun membre de phrase devant le verbe sur lequel le pronom pourrait s'appuyer, il doit prendre sa place après le verbe (donc pas de proclise, mais enclise), comp.: *Falt li cuer*, Rol. 2019, 2231; *Ot le Guillelmes*, Cour. Louis 1403; *Trencherai vos la teste*, Voyage de Charlemagne 25; *Voit lo la mere*, Foulque de Candie 458; dans les questions: ... *faites le vos de drét?* Rol. 2000; *Cuides me tu esmaier?* Cour. Louis 2589; *Amerai le je?* Cligés 493; *Conois la tu?* La Queste del Saint Graal 112, 17; *dëust mei ele plus amer?* Wace, Brut (d'après Bartsch, *Chrest. de l'ancien français*<sup>5</sup> 119, 26, etc.<sup>5</sup>

Contrairement à cette opinion qui, au fond, est aussi celle de Melander, Lerch, *l. c.*, se refuse à accepter la phase intermédiaire, à savoir l'enclise des formes faibles des pronoms personnels régimes à un membre de phrase se trouvant devant le verbe et n'attribue notre phénomène qu'au changement du rythme qui aurait été descendant en latin (de là l'enclise des pronoms régimes), mais ascendant en ancien français (de là proclise des pronoms!). Selon lui ce n'est que dans les cas du type: *Fais-le!* *Dis-lui!* etc. que le rythme descendant se serait conservé jusqu'à nos jours, parce que nous y avons affaire à l'ordre des mots impulsif (affectif) qui met le mot le plus important de la phrase (le «prédicat psycho-

<sup>3</sup> Pour d'autres exemples v. Lerch., *o. c.*, III § 336.

<sup>4</sup> V. Tobler, *Verm. Beiträge*, V 400 ss.

<sup>5</sup> Pour d'autres exemples v. Lerch., *o. c.*, III § 337.

logique») au début de l'énoncé: l'emphase aurait retenu la forme impérative du verbe (= prédicat psychologique) au début de la phrase et le pronom lui est postposé.

Quant aux exemples du type: *Voit lo la mere, Trencherai vos la teste, Ameria le je? ... faites le vos de grét*, etc., la cause de la postposition des pronoms régimes serait — selon Lerch — à attribuer à un fait semblable, à savoir au rythme de la phrase en ancien français qui la fait commencer par un mot fort, accentué; c'est pourquoi les pronoms régimes, dépourvus d'accent, ont leur place après le verbe.<sup>6</sup>

Il n'est pas dans notre intention d'analyser en détail ce problème compliqué, nous ne voudrions que donner quelques remarques concernant l'affirmation de Lerch que l'emploi proclitique des pronoms régimes est possible déjà avant le 13<sup>e</sup> siècle même dans les cas où il n'y a devant le verbe aucun mot sur lequel le pronom régime ait pu s'appuyer. Au § 319 de sa syntaxe historique (III), il dit textuellement: «*War gar kein Stützwort vorhanden, so konnte es auch ohne Stützwort vorangestellt werden. Vgl. altfranzösische Sätze wie Karlsreise 68: En un lointain realme, se Deu plaist, en irez; ib. 160: De vos saintes reliques, se vos plaist, me donez; ib. 216 (251): Vostre congïé, bels sires, se vos plaist, me donez; ib. 490: Par Deu, ço dist l'escolte, vos recrerrez anceis;*» ib. 451: *Charlemaignès, mis sire, l'ouïst ore achatét. Es wäre unnatürlich, auch hier noch Enklise anzunehmen, also Enklise von en, me, vos oder gar des l' von ouïst an das vorhergehende, durch eine Pause (ein Komma) abgetrennte se vos plaist u. dgl.*»

Cette explication de l'emploi proclitique absolu des pronoms régimes dans les exemples donnés par Lerch nous paraît contestable. Il est vrai que les pronoms régimes n'y sont pas en enclise à l'incise, à la phrase intercalée (*se Deu plaist, se vos plaist, mis sire* dans les exemples de Lerch) ou, plus précisément, au dernier mot de cette phrase (comme le croit Melander, *o. c.*, p. 113 s) et Lerch a raison de refuser une telle explication, mais selon nous, la place des pronoms devant le verbe y est tout de même conditionnée par l'enclise (si l'on peut encore employer

<sup>6</sup> V. Lerch, *o. c.*, III § 327. Lerch, toutefois, semble oublier que l'ancienne phrase française pouvait très bien commencer p. ex. par une forme de l'article ou une préposition qui, elles aussi, étaient dépourvues d'accent. Comp.: *Li quenz Rollanz unkes n'amat cuard*, Rol. 6584; *De ço cui calt? se fuiz s'en est Marsilies*, ib. 6334, etc., etc.

<sup>7</sup> Cet exemple n'est pas bien choisi: *vos* n'y représente pas la forme faible (cas régime), mais plutôt le cas sujet du pronom personnel de la 2<sup>e</sup> pers. pl.

ce terme) aux éléments constitutifs de la phrase — dont les pronoms font partie aussi — qui se trouvent devant l'incise (sujet dans: *Charlemagnes... l'oüst ore achatet*; complément d'objet dans: *Vostre congiét... me donez*; complément circonstanciel dans: *En un lointain realme... en irez*, etc.), car la phrase intercalée n'interrompt pas le lien syntaxique. L'enchaînement logique (et rythmique) des termes de la phrase, coupée en deux parties par l'incise.

Pour appuyer notre hypothèse, nous voulons mentionner, en même temps qu'un fait syntaxique que nous traiterons plus bas, aussi le fait que la connexité, la force cohésive des éléments constitutifs de la même phrase n'est pas non plus interrompue par la césure dans l'ancien vers français grâce à quoi il est possible que le pronom régime prenne sa place immédiatement après la césure: *Tot dreit a Rome / les portet li orez*, Alexis 195; *Sour toz ses pers / l'amat li emperedre*, ib. 18; *Li reis Marsilie / la tient*, Rol. 7, etc. Dans de tels cas, les formes faibles des pronoms régimes s'appuient, malgré le repos de la césure, sur les termes de la même phrase précédant le verbe.<sup>8</sup>

Il y a plus encore: cette connexité n'est pas non plus interrompue par la fin du vers, c'est pourquoi il est possible de trouver ces pronoms au début du vers (mais pas au début de la phrase!) même avant le 13<sup>e</sup> siècle, comme le font voir les exemples suivants: *Nes li sire de cest chastel / L'eüst vestue bien et bel*, Erec 522; *D'amor, ki m'a tolu a moi n'a sei ne me veut retenir, / Me plain ge...*, Chrest., *Chanson* (d'après Bartsch, o. c., 157); *en somet cele tor, sor cel piler de marbre, / Me colchiez dous deniers...*, Voy. de Charlemagne (d'après Bartsch, o. c., 50, 13); *demain, quant jo l'avrai endosset e vestut, / Le me verrez escorre par force*, ib. 48, 16 (le pronom *le me* s'appuient ici sur *demain*, v. plus bas); *«meillor, se le voliez prandre, / Vos randra il, sel proverai»*, Chrest., *Le Chevalier au lion* (d'après Bartsch, o. c., 167, 17; ici le pronom régime *vos* s'appuie sur *meillor*, v. plus bas), etc.; on voit que, grâce à la force cohésive qui ne tient aucun compte du repos à la fin du vers, les termes de phrase se trouvant au premier vers et précédant le verbe (qui se trouve au vers suivant) exercent leur influence<sup>9</sup> en plaçant le pronom régime au début du vers, ce qui autrement est impossible.

<sup>8</sup> Ici encore, Lerch, o. c., III § 319, n'admet pas l'enclise des pronoms régimes et les considère en proclise déjà absolue au verbe.

<sup>9</sup> Dans l'exemple *D'amor...* *Me plain ge*, cette influence se montre aussi dans l'emploi de l'inversion du sujet (*plain ge*), amenée par le complément (*D'amor*) à la tête de la phrase, v. plus bas.

Mais pour prouver cette connexité des membres de la même phrase, séparés par une incise quelconque (p. ex. une subordonnée), et pour prouver que les formes faibles des pronoms personnels régimes ne se trouvaient, jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle, en proclise au verbe que s'il y avait un élément constitutif de la même phrase devant le verbe sur lequel elles pouvaient s'appuyer, nous avons à notre disposition encore un fait syntaxique qui nous paraît assez convaincant.

Dans l'étude du problème de l'inversion du sujet dans la proposition principale précédée d'une subordonnée adverbiale, on constate, pour l'ancien français, les faits suivants:<sup>10</sup>

a) L'inversion n'a pas lieu après une subordonnée introduite par les conjonctions simples (héritées du latin), comme p. ex. *si, quand*: *Se de venir Arrabit ne demurent, Cil les ferrunt*, Rol. 3082; *se chou me vœs otroier et greer, Je te donrai a mengier a plenté*, Huon de Bordeaux (d'après Bartsch, o. c. 207, 16); *Se ça volt venir Eneas, Gel servirai en ma cité*, Énéas 613; *S'a vilonie ne li fust atorné, Il se fust tost baptisies*, Chanson d'Aspremont 5479; *S'il ne vus volsist mult gran bien, Il ne volsist del vostre rien*, M. de France, *Lais, Eliduc* 436, etc. — *Quant en la chambre furent tut sol remés, Danz Alexis la prist ad apeler*, Alexis 67; *Quant jo l'vus dis, cumpainz, vus ne l' deignastes*, Rol. 1716; *Et quant il furent richement conraé, Li escuier vont les napes oster*, Le Charroi de Nîmes 815; *Quant vos, sire, le me rouvés, Je vos dirai comment je l'ai*, Guill. d'Angleterre 2083; *Quant li baron l'ont escouté, Chascuns a jecté jus s'espée*, Gerb. de Montr., *Perceval* 1063, etc.<sup>11</sup>

b) L'inversion a lieu après les subordonnées commençant par les locutions conjonctives comme *ainz que, puis que, pour ce que, sans ce que*, etc., comp.: *Ançois qu'aiés cest grant tertre puié, Arés vos molt vo ceval enpirié*, Chanson d'Aspremont 2235; *Ainz que nuls le sace ne l'oie, Abrunt il mult de lur pru fait*, M. de France, *Lais, Guigemar* 524; *Car puis que vos partistes de vostre mere . . ., n'eustes vos talent de revenir ça*, La Queste del Saint Graal 77, 4; *Devant ce qu'ele ert rasaldee, Ne savra nus rien du Graal*, *Perceval* 1286; *en ce (= pendant) qu'il regarda la façon de la pucelle, fut il embrasez de son amour*, *Istor. de Troye*

<sup>10</sup> V. Franzén, *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français*, thèse pour le doctorat, Uppsala 1939, p. 147 ss, et Grad, *L'inversion du sujet dans la proposition principale précédée d'une subordonnée en ancien français*, dans *Razprave SAZU*, Classe II, Ljubljana 1956.

<sup>11</sup> Pour d'autres exemples v. Grad, o. c., p. 73 ss.

(d'après Godefroy): *Et por che qu'il passa cel point Fu il jectez de paradis*, Gerb. de Montr., Perceval 8732; *Car si tost comme vos message eurent fait convent a mi et a ma gent...*, *kemandai jou...*, Clari 12, 2; *N'estovoit mie demander Qui de la compaignie ert sire: Sans ce que nus d'als l'oist dire, Conoissoent trestuit lo roi*, Eneas 715, etc. Dans tous ces exemples, l'inversion du sujet dans la principale est due au fait que, jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle, les locutions conjonctives n'étaient pas senties comme des conjonctions:<sup>12</sup> leur première partie composante (*ainz, puis, por ce, sans ce*, etc.) était encore sentie comme un adverbe (locution adverbiale) indépendant, séparé de la subordonnée (introduite par *que*) et faisant partie de la principale dans laquelle elle amenait, comme n'importe quel complément circonstanciel initial en général, l'inversion du sujet.<sup>13</sup> La preuve en sont les cas nombreux où l'on trouve cette première partie de la locution conjonctive à la tête de la principale dans laquelle elle occasionne l'inversion du sujet (si celui-ci est exprimé) tandis que la subordonnée (introduite par *que*) ne fait que suivre la principale, comp.: *Ainz fu morz Charles que il fust repairez*, Cour. Louis 242; *Ainchois averoit despendu Tot son tresor li rois Artus Qu'il eust par forche abatus Les escus et le chastel pris*, Montr., Perceval 10636; *Puis ne furent si oeil sans lerne Ne ses cuers liez que il le sot*, Chrest., Lancelot 5454; *pur ceo preng jeo conseil de vus que la fiance a entre nus*, M. de France, Lais, Eliduc 673; *avant ne passera il mie Que il ne perde ainçois la vie*, Eneas 6961; *per cio laissed deus se neier Que de nos aiet pieted*, La Passion du Christ 83, etc.

De bonne heure déjà, la subordonnée peut être attachée directement à l'adverbe (locution adverbiale) *ainz, puis, pour ce*, etc., mais ce dernier continue à exercer son influence sur la construction de la principale dont il fait encore partie; par conséquent, la construction des exemples comme: *Ains que fuissent mises les tables, Vit Perchevaus...*, G. de Montr., Perceval 531; *E puis qu'il vint la sus, Fut il aquarius...*, Cumpoz 1795; *Car devant ce que cist fu fez Ne fist Deus chose si camuse*, Mer. de Portlesguez 1279; *Et por ce que nus n'en repere Ne puis je savoir ou il vont*, ib. 2778, etc., correspond tout à fait à celle des cas où nous trouvons la subordonnée intercalée entre la locution adverbiale initiale (fai-

<sup>12</sup> V. pour «*por ço*» Ettmayer, *Analytische Syntax der franz. Sprache* I, p. 134.

<sup>13</sup> Par conséquent, la principale est une proposition introduite, c'est-à-dire ayant à sa tête un complément circonstanciel (*ainz, puis, por ce*, etc.).

sant partie de la principale) et le reste de la principale où elle occasionne l'inversion du sujet, comp.: *Le jor que li concires fu Vint Gorbains Cadruz o granz genz*, Mer. de Portlesguez 3997; *A cel temps que Japhet vient en Europe avoit ilh ja II<sup>e</sup> ans d'eage*, Chron. de J. d'Outremeuse I, 73; *En la semaine qued il s'en dut aler, Vint une voiz treis feiz en la citet*, Alexis 61, 1; *Tres che jour que Kyrsaacs fu empereres, pourtraist on sur les portaus*, Clari 23, 87, etc.<sup>14</sup>

Un fait, plein d'intérêt justement pour le problème qui nous occupe ici, c'est que dans ces principales introduites, avec la subordonnée intercalée, on trouve aussi les formes faibles des pronoms personnels régimes devant le verbe, position qu'elles peuvent occuper grâce au fait qu'il y a devant le verbe un élément constitutif de la principale sur lequel elles peuvent s'appuyer. Comp.: *des qu'il forfistrent an la terre, se comancierent il la guerre*, Enéas 4221; *Ains qu'il le puist a son ues desrainer, I morra tels que li fist comencier*, Chans. d'Aspremont 4345; *Por ce que de vos garde praigne, M'a a vos l'anperere mise*, Cligés 3042; *Et avant que je vous conte..., vous conterai-je ce...*, Joinville 3, 12; *Aprés ce que il fu croisiez, se croisierent Robers li cuens d'Artois, Auphonse cuen de Poitiers...*, Id., S. Louis (d'après Bartsch, o. c., 390); *Depuis que vous m'escripsistes, me sont pluseurs aventures avenues*, Froissart I, 242; *Mais ains qu'il fust venu a la cité En fu il molt durement trestorné*, Chans. d'Aspremont 10337; *Ainz qu'il li eust tut mustré Ne cungié pris ne demandé Se pasma ele de dolor*, M. de France, Lais, Eliduc; *Pour ce que tu as t'esperance mis en moy..., te vien-je consolation faire*, Miracle du roi Thierry (d'après Lerch, o. c., II 380), *Anchois que je me muire chi, Li vaurai jou crier merci*, Courtois d'Arras 562; etc.

Comme, dans la vieille langue, l'omission du sujet pronominal était possible, ce sont justement ces formes faibles des pronoms régimes avec leur place devant le verbe qui prouvent qu'il s'agit d'une principale introduite, c'est-à-dire qu'il y a, devant la subordonnée intercalée, un terme de la proposition principale sur lequel elles peuvent s'appuyer. Comp.: *Ainz que fus nez, en fui mult anguissuse*, Alexis 457; *car ainz*

<sup>14</sup> Comp., en anglais moderne, la même influence exercée par l'adverbe *only*, placé en évidence à la tête de la phrase et, bien que séparé du reste de la principale (dont il fait partie) par une subordonnée de temps, y occasionnant l'inversion du sujet: *Only when her pupils quitted the establishment, or when they were about to be married..., was Miss Pinkerton known to write*, Thack., *Vanity Fair*, ch. 1; *Only when he reached the post office... did he feel better*, Cronin, *The Citadel* I, 4, etc.

que la bataille soit, *Li voil primes faire savoir...*, Eneas 8756; *Mes einçois que vos i ailliez Vos pri que vos ne me failliez*, Lancelot 4824; *Tantost come Meraugis la voit, La conut*, Mer. de Portlesguez 4969; *Et por ce qu'il crient son assaut, Li dist, Cligés* 4131; *Mais por che que assis le voit, Se merveille que...*, Gerb. de Montr., *Perceval* 1375; *Por çou que jou l'osai veer Me bati si que...*, Guill. d'Angleterre 1722; *Ainz que passast quinze jorz toz entiers En assembla plus de trente milliers*, Cour. Louis 1999; *lues que (= dès que) la vi, li laissai en ostage mon cuer*, Chastelain de Coucy (d'après Bartsch-Wiese 45 c, 30), etc.

Car, dès qu'il ne s'agit plus d'une principale introduite, la subordonnée précédente (introduite par *quand, si*) n'exerce aucune influence sur la construction de la principale dont le sujet n'est pas inversé, et — ce qui nous intéressera particulièrement ici — dès que le sujet (pronominal) y est omis et que le verbe s'accompagne d'une forme faible des pronoms personnels régimes, celle-ci ne peut plus le précéder (il n'y a pas de terme de la même proposition devant le verbe sur lequel elle pourrait s'appuyer!), mais le suit:<sup>15</sup> *S'en rere-guarde troeve le cors Rolant, Cumbatrat sei a trestute sa gent*, Rol. 614; *Se l'pois truver a port ne a passage, Liberrai lui une mortel bataille*, ib. 658; *Se vos nel faites, dirai vos mon sanlant*, Chans. d'Aspremont 5047; *Se par vos puis m'enor avoir, Servirai vos a mon pooir*, Eneas 4171; *se Eneas i est conquis Ou par mesaventure ocis, Ocirrai moi, ge n'en sai plus*, ib. 8747; *Quant Leir alques afebli, cume li hoem qui envielli, cumença sei a purpenser de ses treis filles marier*, Wace, Brut I, 1715; *Quant ele a veü Percheval, Vergoigne soi, la color mue*, Gerb. de Montr., *Perceval* 6378; *Quant ele oi sa volenté Mercie l'en, si li sot gré*, M. de France, *Lais, Milun* 366; *Quant tu alois a saint Pere au baron Chalanja toi François*, Char. de Nîmes 204; *Et cum il l'aut doit de ciel savier, Rendel qui lui lo comandat*, S. Leger (d'après Bartsch, o. c., 15, 11), *Se lui et nos vels retenir, Servirons toi a ton plaisir*, Eneas 3222; *Se a droit mes an puet venir, Penera soi de lui ferir*, ib. 3592; *Se vostre anemi defors truis, Pesera moi se plus i siet*, Chrest., *Perceval* 2077; *qant je regart ceste crouste, Merveille moi que nus en gouste*, Courtois d'Arras 524; etc.

Il va de soi que, dès que le sujet de la principale est exprimé (par un nom ou pronom), celui-ci précède le verbe et, dans ce cas-là, la forme faible du pronom régime, pouvant s'appuyer sur ce sujet, peut aussi

<sup>15</sup> Souvent sous la forme forte; sur ce problème v. Lerch, o. c., III § 342 ss.

précéder le verbe, comp.: *Se chou me veus otroier et greer Je te donrai a mengier a plenté*, Huon de Bordeaux (d'après Bartsch, o. c., 207, 16); *Se par ça volt venir Eneas, Gel servirai en ma cité*, Eneas 615; *S'or me conoissent mi parent d'este terre, Il me prendront par pri o par podesté*; *Se jos en creit, il me traïront a perte*, Alexis 205; *Se il fust vif, jo l'ousse amenet*, Rol. 691; *S'a vilonie ne li fust atorné, Il se fust tost baptisiés et levé*, Chans. d'Aspr. 5478, etc. A côté du sujet, d'autres termes de la principale peuvent, eux aussi, précéder le verbe et les pronoms régimes, s'appuyant sur ces termes, sont de nouveau préposés au verbe: *Quant sa raison li at tote mostrede, donc li comandet les renges de sa spede*, Alexis 72; naturellement, ces termes de la principale, précédant le verbe, amènent, en même temps, l'inversion du sujet (s'il est exprimé): *Quant la douce Vierge Marie Vit mort le trez dous fruit de vie, Lors se traït elle vers la crois*, Passion 1857; *Et quant il l'eut prise, si li dona on de l'avoïr*, Clari, *La Conquête de Constantinople IV* (construction très fréquente!); *Quant revenu sont, si se traït L'uns vers l'autre*, Gerb. de Montr., *Perceval 13732*, etc.

Les exemples que nous venons de donner ci-dessus ne parlent, eux aussi, qu'en faveur de l'hypothèse que la position des formes faibles des pronom personnels régimes devant le verbe dépendait, jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle, de l'enclise à un élément constitutif de la même phrase qui se trouvait — même éloigné — devant le verbe; et les exemples, donnés par Lerch, l. c., comme preuves de l'emploi proclitique absolu des pronoms régimes, sont de la même nature, car on y trouve un terme de la phrase devant le verbe; c'est grâce à ce terme préposé — bien que séparé du reste de la phrase par une incise — que le pronom régime, s'appuyant sur lui, peut prendre sa place devant le verbe.<sup>16</sup> Par conséquent, nous croyons que, pour les premiers siècles de l'ancien français, on ne peut pas encore parler d'une proclise absolue des pronoms régimes (comme le fait Lerch), mais tout au plus d'une proclise au verbe, conditionnée par l'enclise à un terme de phrase précédent.

<sup>16</sup> Voici encore quelques exemples semblables à ceux de Lerch: *hui, se vus plaist, le me rendez*, Wace, *Rou 8046*; *«meïllor, se le voliez prandre, Vos randra il»*, Chrest., *Le Chevalier au lion* (d'après Bartsch, o. c., 167, 17; *demain, quant jo l'avrai endosset e vestut, Le me verrez escorre par force*, Voy. de Charlemagne (d'après Bartsch, o. c., 48, 18), *sire, pour cest enfant petit, Qe tu engendras de ta char, Te pri nel tiegnes a eschar Ce que je t'ai dit*, Benoît, *R. de Troies*, d'après Bartsch 144, 7, etc.

Povzetek

O proklizi oziroma enklizi nepoudarjenih objektivnih osebnih zaimkov  
v stari francoščini

Avtor ugovarja trditvi E. Lercha (*Historische französische Syntax*, III § 319), da je stara francoščina že pred 15. stoletjem poznala absolutno proklitično rabo nepoudarjenih objektivnih osebnih zaimkov; na podlagi primerov posebne vrste, namreč prislovnih zavisnikov, ki stoje pred glavnim stavkom ter vplivajo ali ne vplivajo na njegovo konstrukcijo (besedni red), skuša avtor dokazati, da je v prvi dobi starofrancoskega jezika raba teh zaimkov pred glagolom bila možna le v primeru, ako je pred glagolom stal še kak drug člen istega stavka, na katerega so se zaimki lahko naslonili. Avtorjevi primeri bi torej podkrepili teorijo Meyer-Lübkeja o prvotni enklitični rabi teh zaimkov, ki so šele v poznejšem razvoju prešli v popolno proklizo h glagolu.

Podrobnosti ter navedbo strokovne literature glej v francoskem besedilu članka oziroma v opombah.

Bojan Čop

NOTES D'ETYMOLOGIE ET DE GRAMMAIRE  
HITTITES III

(Suite)

5<sup>o</sup> *kappilahh-*

signifie selon Friedrich, *Heth. Wb.* 98 sq. «seinen Ärger austoben», son congénère *kappilāi-* «aufhetzen» et *kappilazza-* «zornig werden, aufbrausen». Bien que le sens reste un peu incertain, nous tentons une étymologie indo-européenne.

Le verbe *kappilahh-* et toutes les autres formes citées sont des dénominatifs dérivés d'un thème nominal *\*kapp-il*, *\*kapp-el* «colère, haine». On sait que le suffixe *-il = -el* sert à former des neutres des thèmes verbaux, p. ex. *šuil*, *šuel*, «corde, fil» repose sur un thème verbal *\*su-*, conservé dans lat. *suere* «coudre», v. Friedrich, *Heth. Wb.* 196; Kronasser, *Vergl. Laut- und Formenlehre des Heth.*, p. 43; etc.

De même façon, notre verbe repose, par l'intermédiaire du nom mentionné en *-el*, sur un thème verbal indo-européen *\*quōp-*, parent du groupe bien connu que Pokorny, *Idg. EW* 596 cite sous *\*quēp-*, etc. «wallen, rauchen, kochen; seelisch aufwallen, in Aufruhr sein». Le sens

de «s'irriter» reparait dans skr. *kúpyati* «il bouge, il bouillonne; il s'irrite».

La loi phonétique que nous tentons de démontrer dans cet article et dans l'article précédent, à savoir la chute de l'appendice labial de la labio-vélaire indo-européenne ou de *-u-* deuxième membre des groupes consonantiques devant un *o* un *ō* indo-européen, nous permet d'écarter la seule difficulté que présente cette étymologie. Pour le développement de *-ō-* indo-européen, cf. hitt. *lāman* «nom» en face de lat. *nōmen* et Sturtevant-Hahn, *Hitt. Gr.*<sup>2</sup>, p. 32.

#### 6° *kariia-* et 7° *kurk-*

Le premier signifie selon Friedrich, *Heth. Wb.* 100 «zudecken, verhüllen; verstecken»; *anda kariia-* «einhüllen, einwickeln», *šer kariia-* «oben zudecken»; le deuxième selon Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 101—102 «zurückbehalten (les pains), verwahren, in Obhut halten (la porte)»: le sens prim. serait selon Sommer «bedecken», cf. *katta kurkzi* «deckt zu».<sup>1</sup>

Le sens invite à l'identification des deux verbes; nous nous trouvons en présence d'une étymologie interne qui par elle-même postule la loi phonétique discutée. Car le seul moyen de s'expliquer les alternances vocaliques que présentent les deux verbes en question est de poser pour le premier une forme prim. *\*kuor-iē/o-* et pour le deuxième une forme indo-europ. *\*kur-q/gh-* ou *kur-q/gh-*. Le deuxième verbe montre donc un thème réduit, pourvu d'un élargissement guttural; celui-ci peut être *-q-* ou *-gh-* indo-européen; au dernier cas, on comparera des thèmes verbaux gr. *σμή-χ-ω*, *σώ-χ-ω*, etc.; pour l'élargissement *-q-*, on se rappellera *\*dhē-q-* «poser» dans lat. *fēcī* gr. *ἔθηκα* phryg. *ἄδ-δακ-ετ* en face de *\*dhē-* simple. Enfin, le hittite lui-même présente deux autres cas analogues:

a) En face de *šarā* «en haut», on trouve *šar-k-* «steigen, sich erheben (?)» et *šar-g-anīia-* «sich erheben (?)», enfin *šarku-* «hervorragend, erhaben, mächtig»;

b) A côté de *harra-* «zerstossen, zerreiben, zermahlen», on a *har-k-* «zugrunde gehen», *har-ni-k-zi* «richtet zugrunde».

Il va de soi que le *-k-* de ces deux verbes reste imprécis comme le *-k-* du verbe *kurk-*.

<sup>1</sup> Objet: les tables. Cf. aussi *kureššar* «Spiegel, Oberfläche (?)» (en parlant des fleuves) chez Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 102, note 1, et *kurkuš* dans le texte sous n° e.

Le thème faible du verbe *kurk-* s'est répandu du pluriel au singulier au dépens du thème fort; mais on sait que c'est un procès fort naturel, car la langue hittite tend à éliminer les alternances vocaliques héritées de l'indo-européen commun de son système morphologique. Seules quelques verbes très usités semblent retenir l'apophonie ancienne, mais la complexité du système indo-européen est remplacée par la simple opposition du thème fort, p. ex. *eš-* «esse», *et-* «edere», au thème faible, p. ex. *aš-*, *at-*.

Les autres langues indo-eur. fournissent des exemples d'une racine \**k'uer-* «couvrir», ainsi:

a) v. norr. *huarm-r* «Augenlid», prim. «couvercle», cf. pour le sens lit. *vókas* «couvercle» en face de v. sl. *věko* «Augenlid»; pour la parenté de gall. (?) *parma* «scutum» voir Zupitza, *Germ. Gutt.* 55; Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> II 256.

b) avest. *suri* «peau de l'homme», en tant que «ce qui couvre, couverture»; cf. pour le sens lat. *cutis* «peau» de \**sque-* «couvrir». Petersson, *Heterokl.* 185 et suivv. a déjà songé au rapprochement de *huarm* et *suri*.

c) v. pruss. *sarmis* «Waffen» et lit. *šārvas* «Harnisch, Wehr und Waffen, Hausrät», *šarvėlis* «Aussteuer» ont été comparés par Bezenberger, *BB* 27, 169 et Trautmann, *Altpreuss. Spr.* 419 avec gr. *νόμος* «Helm», ce qui dit peu et ne tient pas compte du fait que le mot grec repose sur un thème désignant la «tête» (*νοση-ρή*; etc.). Si balt. \**šarvas* a eu un sens prim. «couverture, garniture», on pourra le dériver de notre racine en supposant une dissimilation baltique dans la forme prim. \**švar-da-s*, comparable au cas analogue de lit. *sāpnas* «somnus», de \**svāpnas*.

d) Nous rapprochons des groupes pré-cités un autre mot baltique: v. pruss. *sarkstes* «Scheide des Schwertes»; pour le sens cf. lat. *vagīna* en face de lit. *vōžti* «decken» (chez Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> II 725); si le mot est réellement parent de notre groupe, il repose sur un élargissement guttural \**švark/g-*, qui peut être rapproché du thème hittite *kurk-*; le -*v-* a pu disparaître avant le passage de -*o-* i.-eur. à -*a-* baltique, par une sorte d'absorption, de même que lit. *sākas* «résine» repose sur \**svākas*, à cause de let. *svēki*; mais des mots tels que lit. *sesuō* «sœur» montrent que tous ces exemples peuvent être expliqués au moyen d'une sorte de l'allégement du groupe de consonnes initial. En tout cas, rien ne s'oppose sérieusement à notre rapprochement.

e) Enfin nous rapprochons le lit. *švarkas* «Schlafrock», let. *svārki* «Männerrock, das Kleid überhaupt; Frauenrock, Frauenkleid», lit. *šařkas*

«Kleidungsstück, tuchener Überrock der Fischer», *šaŭkai* «Kleider»; v. sl. *sračica, sraka, sraky* «chemise», etc. Le groupe a été objet d'un grand nombre de discussions, voir Vasmer, *Russ. EW* II 700. L'idée d'emprunt à lat. méd. *sarica, sērica* (Būga, Fraenkel, *IF* 52, 298, etc.) se heurte contre le sens, voir le groupe rom. chez Meyer-Lübke, *REW*, n° 7848. De même doit-on écarter l'idée de Loewenthal, *WuS* 11, 58 sqq. (parent de v. h. all. *hroch*); une autre idée encore chez Petersson, *Heterokl.* 155 sq., qui compare skr. *śṛṅkhalā* «Kette, Fessel».

La résolution du problème de la parenté de ce groupe Baltique dépend de la question sur l'originalité de *-v-* Baltique; jusqu'ici on y a vu l'influence de l'adjectif lit. *švarūs* «propre, pur», voir la bibl. chez Vasmer, *l. cit.*, et Fraenkel, *IF* 52, 298. Mais il se peut que le *-v-* lit. et lette soit ancien et que le slave *\*sorkā* et lit. *šaŭkas* aient perdu leur *-v-* de la même façon que les substantifs v. pruss. *sarwois, sarxtes*, lit. *sāpnas, sesuō*, etc. La coexistence de *šarkas* et *švaŭkas* dans la même langue n'a rien de surprenant: cf. let. *svēki, svakas* en face de *sakas*, etc. Si le *-v-* est réellement plus ancien que la forme *šarka-*, le mot reposera sur i.-eur. *\*k'ūr-qo-*, *\*k'ūr-qā* «couverture»; on se rappellera le substantif hitt. *kurka-*, attesté seulement à l'acc. du plur. *kurkuš*, que Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 102, note 1, traduit par «Decken der Maulesel (?)». Il est vrai que le *-k-* hittite est d'origine verbale (thème du verbe *kurk-*), mais rien ne nous interdit de poser un thème i.-eur. *\*kūr-q-* qui aurait donné le verbe hittite *kurk-* et ses dérivés, le groupe balto-slave *\*švarka-s, \*švarkū* «chemise, manteau» et le mot v. pruss. *sarxtes* «vagina».<sup>2</sup>

Malgré les difficultés que présente la plupart des groupes examinés, l'existence d'une racine i.-eur. *\*kūr-* «couvrir» ne nous semble pas douteuse.

#### 8° *kureššar*

«Kopftuch der Frau» (Sommer-Ehelolf, *Papanikri* 55 et notes 1 et 2, Friedrich, *Heth. Wb.* 117) serait dérivé de la racine *kūr-* «schneiden», selon Friedrich et d'autres. Mais il nous semble qu'on devra tenir compte du fait que le sens de ce mot exige plutôt un thème verbal au sens de «couvrir». Le mot rappelle alors le groupe de mots examinés dans l'article précédent, en d'autres termes, il repose sur un thème non élargi *kur-*, parent de *kurk-* et de *kariia-*; le fait que ce thème ne se trouve que dans

<sup>2</sup> Cf. aussi Petersson, *Heteroklita*, p. 185—187. Ses analyses ultérieures nous semblent très risquées.

une formation déverbale isolée ne peut surprendre; le verbe *kariia-* a sans doute remplacé par son élargissement *-iia-* un thème plus ancien *\*kara-* ou (athématique) *\*kar-*; le verbe *kurk-* a de même supplanté un autre verbe athématique *\*kuer-*: *\*kur-*, à cause de la coïncidence du dernier avec le verbe *kuer-* «couper»; de cette façon, toute trace du thème verbal *\*kuer-*, *\*kur-*, *\*kuor-* «couvrir» a été éliminée de bonne heure; seul le substantif *kur-eššar* a persisté, car le suffixe *-eššar* l'avait protégé en le détachant du système des formes verbales qui étaient en train de disparaître.

9° *karš-*

«abschneiden; verstümmeln, kastrieren; absondern, trennen; usw.» chez Friedrich, *Heth. Wb.* 102, montre une racine *kar-* élargie par *-š-*, que Pedersen, *Hittitisch* 96, retrouve dans *pahh-š-* «protéger» et en d'autres thèmes verbaux; v. aussi Kronasser, *Vergl. Laut- und Formenlehre des Heth.*, p. 175. Le thème non élargi se retrouve dans le verbe *karmalaššāi-* «steif bleiben, krüppelhaft bleiben» (Code §§ X, XI). Le thème de ce verbe montre une accumulation de suffixes égale à celle de *hap-all-ašāi-* «(in bestimmter Art) schwer verletzen» (Code § IX). La base en est à coup sûr un substantif *\*kar-ma-* «mutilation».

Le verbe *karš-* lui-même a été rapproché de gr. *καίρω* et d'autres dérivés de la racine i.-eur. *\*(s)qer-* «couper, trancher», v. Pedersen, *Hittitisch* 95 et Kronasser, *l. cit.*

Mais ce qui soulève des soupçons c'est l'existence d'un verbe hittite *kuer-*, *kur-* «couper». Celui-ci a donné un certain nombre de dérivés qui montrent le même sens de «mutiler, mutilation» que nous venons de reconnaître dans *karš-* et *karmalaššāi-*, à savoir *kur-kur-ia-* «verstümmeln (?)» avec *kur-kur-āi-* «Verstümmelung (?)», puis le substantif *kurimma-* «Krüppel (?)»,<sup>3</sup> formé du thème réduit au moyen du suffixe *-mma-*, sans doute identique au suffixe i.-eur. du participe moyen *-mno-*; on se souviendra que c'est déjà Pedersen, *Hittitisch*, p. 40, qui a reconnu un pareil cas dans hitt. *kartimmiia-* «être irrité», dénomiatif reposant sur un participe *\*karti-mna-* «irrité». Enfin on a du même thème verbal un élargissement en *-š-* à redoublement: *kukkurš-* et *kukurš-* «verstümmeln», part. *kukuršant-*, *kuguršant-*, itératif *kukkuršk-*. Le dernier verbe, par son sens et par son élargissement *-š-*, impose impérieusement

<sup>3</sup> Friedrich, *Heth. Wb.* 117, rapproche *kurimpa-* «Neige, Rest, Bodensatz (?)», ce qui est peu probable.

le rapprochement de *kar-š-*. Il est vrai qu'on l'a déjà supposé: Sturtevant, *Hitt. Gr.*<sup>1</sup>, § 114.

Si ce rapprochement répond à un rapport historique réel, on devra tirer le thème *kar-* de *kar-š-* et de *kar-m-alaššāi-* d'un \**kor-* et celui-ci d'un \**quor-* indo-européen. Le rapport entre *kur-š-* de *kukkurš-* et *kar-š-* est par là le même que nous avons constaté dans les groupes 6—8: *kur-k-* en face de *kar-ia-*.

On pourra corroborer cette hypothèse par le fait très connu que les innovations du vocabulaire de chaque langue tendent à éliminer les mots qu'elles ont supplantés; c'est ainsi que le verbe germanique *geban* «donner» a d'abord supplanté et enfin complètement éliminé toute trace du thème i.-eur. \**dō-*. De même, en hittite, on observe des exemples assez clairs de propagation de mots récents aux dépens de mots hérités de l'indo-européen commun: ainsi le mot *peja-*, *pāi-* a pris la place de la racine i.-eur. \**dō-* «donner», *dā-* «prendre» celle de \**em-*, \**nem-* i.-eur., *huišyāi-* «vivre» celle de \**g<sup>u</sup>ei-*, *au(š)-* «voir» celle de \**u<sup>e</sup>id-*, *šakk-* «savoir» celle de \**u<sup>o</sup>ida* i.-eur., etc. Jusqu'ici, on n'a pas pu trouver une seule trace de ces racines en hittite; l'élimination a été alors complète. Le thème simple \**s<sup>q</sup>er-*, \**qer-* «couper» a été de même supplanté par la racine peu claire *ku<sup>r</sup>er-*; on s'attend alors à une propagation analogue aux dépens de \*(*s*)*qer-*; en effet, on trouve des dérivés *ku-kkur-š-*, etc. Seule la forme *kar-* serait conservée, mais le *-a-* provenant de *-o-* i.-eur. et le fait que *kar-š-* et *kar-ma-* peuvent être expliqués par des moyens de formation purement hittites (voir plus haut) parlent en faveur de l'hypothèse que ces deux mots ont été formés sur le système verbal vivant; en d'autres termes, ces deux formations dérivent du verbe qui à cette époque fournissait un système complet de formes et non pas d'un verbe qui était en train de disparaître ou bien qui ne laissait que des traces isolées.

Un seul exemple sûr de la racine \*(*s*)*qer-* se laisse assurer en hittite: c'est *kartāi-* «abschneiden, beseitigen, entfernen»; ce verbe repose sur la racine \*(*s*)*qert-* «couper» (skr. *kart-*, etc.), voir Sommer chez Friedrich, *Heth. Wb.* 105. Il a été protégé par le fait que sa forme comportait un élargissement (*-t-*) et que par là il était assez éloigné du système du verbe simple.

Dans la forme *karš-*, nous avons supposé un *-o-* i.-eur.; de même Kronasser, *l. cit.*; un autre exemple de ce degré d'apophonie est présenté par le verbe *tak-š-* «componere» qui repose également sur une racine à vocalisme *-e-*, c.-à-d. sur l'i.-eur. \**dek'-*; détails à paraître ailleurs.

10° *damet-*

«Üppigkeit (?)» (Güterbock chez Friedrich, *Heth. Wb.* 208), *dam(m)eta* (= *dammetar*) «Üppigkeit», *dam(m)etarant-* «kraftstrotzend» est probablement à couper en thème *dam-* (*damia-* [?], *-e-* peut cacher un *-ia-* ancien) et le suffixe *-at-*, cf. Kronasser, *Vergl. Laut- und Formenlehre des Heth.*, § 146, ou bien *-atar*: *dam-* peut provenir d'un \**tuō-m-* et rejoint ainsi les dérivés si nombreux de la racine indo-européenne \**tēu-* «schwellen» chez Walde-P. I 706—713, p. ex. dans skr. *tāu-ti* «être fort», gr. *ταύς* = *μέγας, σάος* «sain et sauf». Cf. surtout gr. *σῶμα* «corps», en tant qu'issu de \**tuō-m̄* «gonflement».

11° *šalliš*

«grand», avec le verbe *šalleš-* «devenir grand; croître, devenir trop grand, trop difficile» et le causatif *šallanu-* «faire grand, élever» a donné un grand nombre de dérivés nominaux: *šallaatar* ntr. «grandeur», *šalla-kartahh-* «fâcher»,<sup>4</sup> LU *antuua-šalli-*, nom de fonctionnaire, écrit parfois *antu-GAL*, etc. Le groupe a été comparé par Sturtevant, *Hitt. Gr.*, 1<sup>ère</sup> éd., p. 138 et suiv., au groupe indo-européen désignant la «totalité»: skr. *sárvas*, gr. *ὅλος* «tout», etc.<sup>5</sup> Mais le sens diffère remarquablement et Pedersen, *Murš. Sprachlähmung* 53, a eu raison d'exprimer ses doutes sur cette étymologie.

Le sens «grand» provient ordinairement de celui de «croître, se gonfler», cf. lat. *grandis*, dérivé de la racine \**g<sup>u</sup>rendh-* «se gonfler» dans gr. *βρενθύομαι*, voir Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> I 617 sq. Comme lat. *grandis* signifie la «grandeur» au sens abstrait, il montre un parallélisme remarquable avec l'adjectif hittite: *šalliš* sert à exprimer surtout la qualité et s'oppose par là à *mekkiš*, voir Götze, *Neue Bruchstücke* 34. Ainsi *šalli pir* = «palais», *šalli pedan* = «le lieu respecté» = «trône»; *šalli haššatar* (2 BoTU 23 A II 31, 49) désigne la famille royale; etc.

En s'appuyant sur l'histoire du mot latin et sur le parallélisme du sens, on devra chercher une racine i.-eur. au sens de «croître»; or une racine isolée au sens de «se gonfler» existe en germanique; c'est le verbe

<sup>4</sup> Pour la lecture de *šalla-kartahh-* au lieu de *šalla-litahh-*, voir Laroche, *RA* 48, p. 47; on y trouvera une foule de formes congénères, dont le sens reste peu clair.

<sup>5</sup> Étymologie souvent répétée, v. en dernier lieu Kronasser, *Vergl. Laut- und Formenlehre des Hethitischen*, p. 172.

\**swellan* «se gonfler» dans v. h. all. *swellan*, etc., cf. le causatif \**swalljan* «faire accroître» dans got. *uf-swalleins* «gonflement (au sens métaph. =) présomption», v. h. all. *swellan*; subst. dérivés \**sulli-* «enflure» dans v. norr. *sullr* m/sens, puis v. h. all. *swilo*, *swil*, all. mod. *Schwiele* «cal», v. angl. *swel-ca* «pustule», etc.<sup>6, 7</sup>

Le mot hittite repose sur cette racine; il a désigné d'abord «celui qui est gonflé». Il a perdu le *-u-* de l'indo-européen, grâce à la règle discutée dans cet article. Mais cette étymologie enferme quelques problèmes de phonétique et de morphologie hittites:

1<sup>0</sup> La flexion de l'adjectif *šalliš* est clairement celle des thèmes en *-i-*: mais il y a des exemples de passage à la flexion des thèmes en *-a-*: nom. sg. *šallaš* KUB VIII 16 + 24 III 8, 11; *šalla-*, premier membre du composé *šalla-kartatar*, voir Laroche, *RA* 48, p. 47, qui suppose un sens «surprise, étonnement». Enfin, on a le verbe déjà mentionné *šalla-nu-*, formé au moyen du suffixe dénominal-causatif, d'un thème *šalla-*; ce verbe peut d'ailleurs être formé secondairement sur le modèle des verbes causatif tels que *parga-nu-* «élever» de *parku-* «haut», *parku-nu-* «purifier» de *parku-i-š* «pur», etc., qui avaient l'aspect des formations parties de l'élément précédant la finale du thème de l'adjectif: ainsi on a pu former un *šall-a-nu-* (où le deuxième *-a-* peut être tout simplement une graphie auxiliaire pour noter le groupe *-lln-*) de la partie radicale de l'adjectif. Le thème *šalla-* dans les exemples autres que le verbe est au contraire une formation récente, issue des formes où le *-i-* final disparaît entre deux *-a-*, p. ex. gén. *šallai-aš* = *šallaš*, etc. Le même se laisse observer dans la flexion d'autres thèmes en *-i-*, p. ex. *mīti-* «rouge»: *mītā-*. Le thème en *-a-* ne peut donc aucunement influencer notre restauration de son proto-type indo-européen. Celui-ci était \**suol-i-s*, thème en *-i-*, formé du degré *-o-* de la racine, tout comme hitt. *nakk-i-š* «lourd» d'un \**nok'-i-s*<sup>8</sup> ou *palh-i-š* «large» d'un \**pol-H-i-s*;<sup>9</sup> en dehors du hitt., on trouve une formation analogue dans gr. *τόφρις* «énorme» dans la locution *τόφρι κῆμα* «vague énorme» (*Il.* 11, 507);<sup>10</sup> cet adjectif provient d'une racine *τρεφ-* «faire coaguler; former une masse arrondie»; on remarquera que *τόφρι κῆμα* répond au hittite *šalliš hu(ua)nhuešnaš* «une vague énorme»,

<sup>6</sup> Pour la parenté de lat. *insolens*, v. Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> I, p. 704.

<sup>7</sup> Pour ce cas de parenté spéciale entre le germanique et le hittite, voir ci-dessous, n<sup>o</sup> 15 et note 13.

<sup>8</sup> Parent de lit. *naštā* «fardeau», selon Pedersen, etc.

<sup>9</sup> Parent de lat. *plā-nus*, etc., p. ex. Sturtevant, *III. Laryngeals*, p. 42.

<sup>10</sup> Voir Boisacq, *DÉGr.*, p. 353.

sur lequel voir Ehelolf, *KIF* I, p. 395 et suiv.; dans les deux locutions, on observe les mêmes notions exprimées par les mêmes moyens morphologiques et sémasiologiques; car les mots *κῆμα* et *hu(ua)nhuešnaš* se répondent eux aussi en tant que reposant sur des racines au sens prim. «se gonfler, croître».

Ou bien la forme i.-eur. était \**suol-īo-s*, adjectif verbal en *-īo-*, où la racine a d'ordinaire le degré *-o-*, p. ex. skr. *dárs-ya-s* «conspicuous», ou *-ē-*, p. ex. v. h. all. *bi-quāmi* «convenable», skr. *ādyā-s* «mangeable». En ce cas, la flexion en *-i-* devrait être secondaire, prenant départ des formes où *-īo-* (ou bien *-īā-*) devait passer à *-i-* en syllabe atone, p. ex. dans le nom. *šalli-š* ou acc. *šalli-n*, etc. Pedersen, *Hittitisch* 194, a d'ailleurs pensé que la flexion en *-ia-* serait conservée dans les graphies tels que nom. *šal-li-eš*; mais à cause de l'état connu du vocalisme hittite, une documentation plus complète serait indispensable.

2<sup>o</sup> Le *-ll-* double de *šalliš* n'est pas clair. Dans les formes i.-eur. que nous avons supposées (\**suol-i-s* et \**suol-īo-s*) nous n'avons pas tenu compte de ce fait. Car il nous semble que ces graphies à consonne double ne répondent à aucune réalité historique (p. ex. un groupe de consonnes), mais qu'au contraire elles reposent sur une distribution secondaire à l'époque hittite; p. ex. *ammuk* «à moi» répond à gr. *ἐμέ*, etc. Plus tard (voir n<sup>o</sup> 13) nous donnons d'autres exemples de ce phénomène.

### 12<sup>o</sup> *šalhittiš*

Ce mot dont les exemples sont présentés chez Friedrich, *Heth. Wb.* 179, a signifié peut-être «Wachstum», cf. Götze, *Kleinasien* 135. Mais sa forme montre des alternances bizarres: nom. sg. *šalhittiš*, acc. *šalhittin* et *šalhīianten*, *šalhantīn*. Le sens parle en faveur de dérivation de la racine \**suēl-* «croître», étudiée dans l'article précédent. Si le *-nt-* était secondaire, un simple fait de la graphie tendant à marquer une consonne intervocalique commençant par une implosion très remarquable, on pourrait y voir une formation en *-atti-*, suffixe très rare des noms abstraits, p. ex. *kupīiati-* «plan» en face de *kup-* «se proposer». <sup>11</sup>

<sup>11</sup> Dans *KUB* XVII 10 I 11, le substantif *šalhianten* est suivi de *ma-an-ni-it-ti-en*; le sens n'est pas clair, mais c'est à coup sûr un substantif du même milieu; au surplus, il montre la même finale, *-itti-* = *-iḫatti-* de notre substantif. Pour un suffixe *-atti-*, *-itti-*, voir aussi Laroche, *Recueil d'onomastique hittite*, p. 137 sq.

En ce cas, la forme primitive serait *šalhiatti-*; on pourrait la déduire d'un adjectif \**šalhi-* «croissant», formé (tout comme *pal-h-i-*) sur la base lourde \**suēl-H-*, \**suēl-ē-*. Le hittite conserverait donc les deux bases indo-européennes, la légère dans *šalli-š* «grand» et la lourde dans \**šal-h-i-* «croissant».

13° *šarra-*

est un verbe largement attesté; pour le sens voir surtout Goetze, *Tunnavi*, pp. 45—48; selon lui, il signifie 1° «break off, split off, separate (part of a thing from its main body)»; c'est son sens original. 2° «divide» (la possession, etc.; *takšan arha šarra-* «divide in two halves»). 3° «distribute». 4° «break off, upset» (*uddar, memiian, lengain, irhan, kattaluzzi*). Voir aussi Sommer, *Heth.-akkad. Bil.*, p. 87—90.<sup>12</sup>

Le sens pré-hittite était sans doute «rompre, séparer par retranchement», cf. allem. *scheiden* de \**skeit-* «trancher, scinder»; de ce sens, on doit déduire le sens du substantif *šarra-* «partie, portion», surtout dans la locution *takšan šarra-* «Halbteil, Hälfte», voir Friedrich, *Heth. Wb.* 204. Il y a un autre substantif homonyme, sans doute un nom d'instrument, *GIŠ šarra-*, qui appartient également à notre racine, comme l'a vu Sommer, *op. cit.*, p. 89; il désigne, selon Sommer, une sorte de pincette servant à arracher des cheveux.

La flexion de ce verbe est la même que celle du verbe *harrar* «zerstossen, zerreißen, zermahlen»; ou bien celle du verbe *mallar* «moudre»: au dernier répond sans aucun doute le verbe germ. *malan* «moudre» (allem. *mahlen*, etc.). Ce verbe comporte le degré *-o-* du vocalisme radical, un type très répandu en germanique, mais très rare dans les autres langues indo-européennes. On y verra une isoglosse importante entre le hittite et le germanique:<sup>13</sup>

<sup>12</sup> Une étymologie peu probable chez Pedersen, *Hittitisch*, p. 118: lat. *serō*.

<sup>13</sup> Il y a d'autres isoglosses très remarquables germano-hittites, cf. surtout hitt. *ateš* «hache» = v. angl. *adesa* m/sens, et hitt. *hamešant-* «printemps/été» = all. mod. *Emmer* «Sommerdinkel», voir *Zbornik Filoz. fak.* II, p. 406, et *Slavistična revija* VIII, 1—2, *Linguistica*, p. 29—30. Un petit nombre de ces correspondances germano-hittites va être publié dans le tome III de la revue *Die Sprache* (Wien). — Les verbes hittites de cette classe montrent toujours la consonne double, de même que *šalliš* plus haut; il n'y a là aucune difficulté sérieuse pour notre étymologie, voir le n° 14 et l'article de *Die Sprache*.

Pour les verbes germaniques du type *malan*, voir Brugmann, *Grundriss* II, 3, 1, p. 121—125: ce savant pense que tous ces verbes représentent des innovations germaniques; mais la coïncidence de ce type avec le type hittite ne peut être aucunement due au simple hasard: il y a là peut-être une innovation com-

i.-eur. \**mol-e/o-* «moudre» = hitt. *malla-* = germ. *malan*. Si *šarra-* appartenait primitivement au même type de flexion, ce qui n'est point contestable, il remontera à un présent thématique à vocalisme radical *-o-*; devant cet *-o-*, dans un groupe consonantique initial, un *-u-* indo-européen pourrait tomber; on posera un présent i.-eur. \**suor-e/o-*. Ainsi une parenté en dehors du hittite peut être trouvée immédiatement:

1° D'abord, les langues germaniques comportent un substantif au sens de «glaive, épée»: \**swerda-* (ntr.) = v. h. all. *swert*, v. angl. *sveord*, v. norr. *sverd*; le mot a été rapproché par Krogmann, KZ 59, p. 204, de la racine germ. \**swer-* «schmerzen, eitern, schwären» dans all. mod. *schwären*, v. h. all. *svero* «dolor, ulcus»,<sup>14</sup> v. h. all. *sverado* «leiblicher Schmerz», etc., enfin de skr. *svar-* «quälen, verletzen» et de avest. *xpara-* «Wunde, Verwundung». Pour ces mots, voir aussi Bartholomae, *Altiran. Wb.* 1867; Walde-P. II 529; Kluge, *Deutsch. EW*, 11. Aufl., p. 549 et 552. Le sens prim. de tout le groupe sera «trancher, couper», pour le sens de «douleur», cf. lat. *dolor* de \**del-* «trancher», v. h. all. *smerzo* de \**smerd-* «mordre, couper», etc.

On voit que le sens hittite s'accorde bien avec ce groupe.

2° Le latin apporte un mot *serra* «Säge, sägenförmige Schlachtordnung». Le mot est sans étymologie, voir Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> II 524. On sait que dans le groupe \**su-* au commencement de mot le *-u-* peut être absorbé par un *-o-* subséquent, cf. *sodālis* de \**suēdh-*, etc.; mais il y a des exemples de l'allégement de \**su-* initial devant un *-ē-*, ainsi dans *sērius* «sérieux» de \**suērio-* «gravis» = v. h. all. *swāri*; si l'on suppose le même phénomène dans l'évolution phonétique de *serra*, on pourra poser une forme prim. \**suēr-ā* «instrument à couper»; le *-rr-* sera un nouveau exemple de la gémination consonantique, cf. Sommer, *Handbuch der lat. Laut- und Formenlehre*, p. 202 sqq., surtout 205 et suiv. Le *-ē-* bref est en ordre, cf. *littera* en face de *lītera*, etc.<sup>15</sup>

mune au germanique et au hittite, ce qui confirme l'importance d'autres isoglosses qui relient le hittite au groupe germanique.

<sup>14</sup> Pour le sens de «tumeur», cf. v. angl. *wenn* m/sens en face de all. *wund*, *Wunde*, gall. *gweint* «il a percé», etc.

<sup>15</sup> Contre Sommer, *Handbuch*, p. 224 sq., nous pensons que l'idée d'une alternance indo-européenne \**su-*: \**s-* reste peu probable, en tant que le *s-* du latin exigerait cette alternance pour tous les cas mentionnés: on ne sait pas pourquoi le latin se serait décidé en faveur de *s-* simple partout où c'était possible, si une tendance phonétique n'y jouait un rôle important.

Mais on pourrait tout de même songer au rapprochement du mot hittite de la racine \**ser-* «sarcler», p. ex. dans lat. *sariō*, v. ind. *sr-ṛ-ī* «faucille», etc. Le sens, au contraire, invite au rapprochement donné dans le texte.

Pour le sens latin, cf. all. mod. *Säge* de \**seq-* «couper, hacher».

3<sup>o</sup> Le grec a conservé un autre parent de notre groupe: c'est le verbe *αἰτῶ* «grincer des dents, montrer les dents serrées, en signe de colère, de moquerie, etc.», puis «s'ouvrir», en parlant d'une plaie, d'un ulcère. Le sens prim. de ce verbe devait être par là «crever, former une crevasse, se scinder», ce que confirme le substantif *σηράγξ* «crevasse, anfractuosité, anfre; pore». Le sens grec repose donc sur une métaphore semblable à celle du hittite: «trancher» > «séparer une partie de l'autre» > «(médio-passif) se déchirer, crever». Cf. lat. *glübō* «décortiquer»: v. h. all. *klioban* «fendre», all. mod. *Kluft*, tokh. *klop* «douleur», etc., puis le verbe gr. *σχάζω* «ouvrir en coupant, p. ex. une veine», provenant de \**skhēi-* «inciser, couper», avec *σχαδών* «cellule» (en tant que prim. «incision = crevasse»).

Pour la famille de *αἰτῶ*, voir aussi Boisacq s. v. *σαρδών* et *σαρδάνιος*. Il y a une seule difficulté: celle de *σ-* en grec; mais on sait que \**st-* indo-européen a passé parfois, on ne sait pas pourquoi, à *σ-* initial en grec, p. ex. dans gr. *σιγάω* «se taire» en face de all. *schweigen*, dans gr. *σιμῶς* «qui a le nez camus»: v. h. all. *swīnan* «décroître, s'affaisser»; etc. Cf. Boisacq, *DÉGr* 863 et 866 et Schwyzler, *Gr. Gr.* I 308. Le *σ-* grec ne peut alors surprendre.

Les quatre groupes discutés remontent donc à une racine indo-européenne \**stēr-* «couper, inciser» — «découper, retrancher, séparer en coupant».

#### 14<sup>o</sup> *dala-* et *daliija-*

«laisser» est presque synonyme de *tarna-*; mais si nous observons l'usage de ces deux verbes de près, nous voyons que les deux verbes sont en effet des contrastes: *tarna-* signifie «causer qu'un objet change de place, que cet objet quitte sa place tandis que le sujet reste à sa place, occupée auparavant». Au contraire, *dala-* et *daliija-* vaut «laisser l'objet sur la même place, tandis que le sujet du verbe change de place». Chez *tarna-*, c'est l'objet qui se met à se mouvoir, chez *dala-*, *daliija-*, c'est le sujet qui se meut. Cf. p. ex. Friedrich, *Staatsperträge* II 21 et note 2: *arha daliija-* «stehen oder liegen lassen, in Ruhe, unangetastet lassen; zurücklassen»; *dala-* «an Ort und Stelle belassen», Sommer, *Hethitisches II*, p. 37, note 2; on comprend immédiatement le sens métaphorique «im Stiche lassen» (Friedrich, *Staatspertr.* II 57), «übrig lassen, hinterlassen» (en parlant de la possession, Sommer, *l. cit.*), l'impératif *dāla*, *dāli* «lass sein! genug damit! Schluss damit!» chez Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 41; etc.

Le verbe est resté sans étymologie, car celle de Petersson, *Arch. Or.* 9, 210 (parent de \**telū-* «soulever; tolérer», cf. arm. *tholum* «laisser») a été critiquée par Pedersen, *Hittitisch* 117 sq., à cause de la graphie constante de *d-* initial; bien que l'idée de Pedersen que la répartition de *-d-* et de *-t-* repose parfois sur une sorte de graphie historique ne soit pas encore tout à fait vérifiée, à cause du fait naturel que les scribes ne pouvait se tenir à des règles que dans le cas des mots les plus usités, p. ex. *peda-*, etc., il y a là une objection sérieuse; d'autre part, c'est le même fait de la graphie qui suggère l'étymologie que nous proposons:

Si la consonne initiale était une sonore ou une sonore aspirée et si le *-a-* radical provient d'un *-o-* ou *-ō-* indo-européen, on pourra ramener le thème *dala-* à un \**dhuol-* i.-eur. On comparera alors:

1° arm. *dul* «riposó, quiete, lena posa, respiro, sollievo; permissione, licenza», *dlam* «cessare, darsi riposo, riposare»;

2° Lidén, *Arm. St.*, p. 17—18, a rapproché le groupe arm. de irl. *dāl*, gén. *dāla* «respice», irl. mod. *dāil* «delay, credit, trust», tous les deux reposant sur un \**dhuōl-* i.-eur;

3° Lidén a ajouté le groupe connu de v. norr. *dvāla*, *dvōl* (fém.) «Verzögerung», v. sax. *fardwelan* «versäumen», v. h. all. *gitwelan* «betäubt sein, säumen», causatif v. norr. *dvēlja* «aufhalten, verzögern», v. sax. *bi-dwellian* «aufhalten, hindern», v. h. all. *twallen*, m. h. all. *twellen* «aufhalten, verzögern». Voir aussi Pokorny, *Idg. EW* 265.

Les trois groupes sont dérivés ordinairement d'un thème i.-eur. \**dhu-el-* «aufwirbeln, trüben (den Verstand); trübe, dunkel, geistig schwach». Il est vrai que le sens de «*torpère*, être troublé, être sans conscience» se trouve côte à côte auprès de «être lent, se reposer» dans les langues germaniques, p. ex. dans v. h. all. *gitwelan*; mais le sens de «se reposer, être fatigué, être lent, tarder» doit être d'origine indo-européenne, car il se retrouve dans les trois groupes cités: arménien, celtique et germanique. Il n'est alors point malaisé de déduire le sens hittite de cette notion de l'indo-européen commun: on partira du sens causatif «faire reposer, laisser inactif, immobile». Le sens hittite s'accorde très bien avec cette notion indo-européenne; au surplus, on trouve un sens pareil dans arm. *dul*, qui signifie aussi «permission», v. plus haut.

La seule difficulté qui reste à expliquer est celle de la flexion du verbe hittite: on y trouve côte à côte deux thèmes, *dala-*, fléchi sur le modèle de la conjugaison en *-hi*, p. ex. 1<sup>e</sup> du sing. *dala-hhi*, 2<sup>e</sup> *dala-tti*,

etc., et *daliġa-*, appartenant à la conjugaison en *-mi*, p. ex. 1<sup>e</sup> du sing. *daliġa-mi*, etc. On ne peut nullement décider si la flexion de la deuxième conjugaison soit plus ancienne que celle du thème *daliġa-*; on sait que le suffixe *-iġa-* sert parfois de substitut pour une flexion plus compliquée, mais ici il a fourni un système complet de formes; si cette objection n'était pas décisive, on pourrait expliquer cette dualité de façon suivante: le thème *daliġa-* serait secondaire,<sup>16</sup> *dala-* serait le seul thème hérité de l'indo-européen; il remonterait à un thème causatif \**dh̥uōle/o-*, qui par sa flexion rappellerait le type causatif que fournit l'aveistique: ici on trouve à côté de *tap-* «être chaud» un présent causatif *ā-tāpa-itē* «il réchauffe»;<sup>17</sup> il diffère du présent thématique normal par l'allongement du vocalisme radical. Il repose sans doute sur un type très ancien de causatifs indo-européens, sans doute antérieur au type connu en *-eġe-*; il serait alors possible d'en rapprocher le verbe hittite; celui-ci serait un présent thématique à vocalisme radical altéré — degré *-o-* ou degré *-ō-* allongé — qui lui aurait donné le droit de fonctionner comme causatif: le degré *-o-* ou *-ō-* est d'ailleurs normal dans les causatifs en *-eġe-*, seule l'addition du suffixe *-iġe-*, sans doute secondaire, bien que déjà indo-européenne, en a fait un type spécial; hittite *dala-* serait donc un reste de ce type archaïque des causatifs.<sup>18</sup>

15<sup>o</sup> Remarques sur la chute de *-u-*

La loi phonétique, formulée sous *idāluš* (*Slavistična revija* VIII, *Linguistica*, p. 64) nous a donné la possibilité de trouver des étymologies pour un grand nombre de mots hittites. Deux autres mots ont été expliqués au moyen de cette règle, dans un article antérieur, à savoir *šakuniš* «source» et *karuššija-* «être ou rester tranquille»: voir *Zbornik filozofske fakultete* II, p. 395, 399; enfin on a déjà suggéré çà et là la chute de *-u-*

<sup>16</sup> De même Kronasser, *Vergl. Lautl.*, p. 197: *daliġa-* avec *-iġa-* des présents tels que lat. *con-d-iō*, hitt. *šarriġa-*, etc.

<sup>17</sup> Pour ce type, voir Bartholomae, *Altiran. Wb.*, p. 652, et Brugmann, *Grundriss* II, 3, 1, p. 125; ils pensent que ce type repose sur une innovation, sous l'influence des causatifs en *-aya-*, cf. *tāpayeiti*; mais un verbe tel que gr. *ἀρέγω* «aider», prim. «laisser prendre une direction droite» = causatif de *ἀρέγω*, fait penser à un type de date indo-européenne.

<sup>18</sup> Le *-l-* simple de *dala-* s'oppose à *-ll-* de *malla-* qui appartient au même type de flexion, v. plus haut. Il se peut que cette différence se ramène à une différence indo-européenne de vocalisme radical: dans *dala-*, on aurait une forme à *-ō-* 1-eur.; dans le type de *malla-*, le germanique impose un *-ō-* bref.

dans des groupes de consonnes initiaux: on a été forcé à expliquer le *d*-initial de *dā-* «2» dans *dāiuga-* «âgé de 2 ans», *dān* «deuxième» par une sorte de chute ou d'absorption de *-u-* par le *-ō-* subséquent: ainsi Friedrich, *Heth. Wb.* 201, suppose une absorption régulière dans le nom du \**duō*; de même Kronasser, *Vergl. Laut- und Formenlehre des Heth.* 151; mais il nous semble que les exemples de notre règle nous donnent le droit de supposer la chute de *-u-* dans toutes les formes à *-o-* ou *-ō-* indo-européen; il n'y a pas lieu de restreindre ce phénomène à la position devant un *-ō* indo-européen.

Nous pouvons ajouter encore un autre exemple de cette chute: c'est le mot hittite *dandukiš* «mortel»; nous avons rapproché ce mot de gr. *θνητός, θάνατος* «mort», etc., voir *Žiđa Antika* III, p. 178 sq. Dans cet article, nous n'avons pas pensé à la chute de *-u-* en hittite; c'est pourquoi nous avons séparé les deux mots de skr. *á-dhvanīt* «il s'éteignit» auquel on a généralement comparé le mot grec; maintenant nous renonçons à la comparaison de *dandukiš* et *θνητός* avec la racine \**dhen-* «battre, tuer» et retournons à l'étymologie traditionnelle: le mot hittite, suivant notre explication morphologique, donnée dans l'article mentionné, est tiré d'un substantif \**dandu-* qui repose sur un substantif i.-eur. \**dhyon-tu-* ou \**dhyonə-tu-* «mort»; pour le degré *-o-* dans les substantifs en *-tu-*, cf. got. *dau-pu-s* en face de *diman* «mourir». On voit que cette explication est fort naturelle.<sup>19</sup>

Ce sont là des preuves positives; mais il y a une autre circonstance très significative: Dans tout le vocabulaire hittite, on ne peut trouver aucun exemple de groupe consonne + *u* qui remontât à un groupe indo-européen du type consonne + *u* ou à une labiovélaire indo-européenne et qui précédât un *a* issu de *o* ou *ō* indo-européen. Tous les mots qui comportent une suite de consonne + *u* + *a* permettent ou plutôt exigent une autre explication:

<sup>19</sup> On pourrait ajouter un autre exemple, si l'interprétation de *udati-* que donne Laroche, *RA* 45, p. 70 et note 2, était sûre; en ce cas, *udati* «veuve» serait provenu, selon notre opinion, de \**uidhuo-*, et son suffixe *-ti-* pourrait en effet servir à faire un substantif féminin de cette forme masculine; pour le masc., cf. gr. *ἡθροος*. Mais le sens et l'étymologie restent fort incertains.

Enfin *karap-*, *karep-* pourrait être parent de gr. *βράκτω* (chez Hésyche) «dévorer», comme l'a supposé Belardi, *Ric. Lingu.* I, p. 122 sq. et 144; l'auteur de cette idée lui-même tire le mot hittite de la racine colatérale \**ger-*; si une forme dissyllabique *karap-*, *karep-* pouvait être supposée pour l'époque historique, on pourrait expliquer son *k-* au lieu de \**ku-* en se servant de notre règle: i.-eur. \**g<sup>u</sup>orobh-*.

lourvite (?) *kuuajata*- «Gegenstand der Sorge sein» a été expliqué par i.-eur. \**q<sup>e</sup>ei-t*, voir *Slavistična revija* VIII, *Linguistica*, p. 61;

*kujaliu*- «dunkelblau (?)» avec *kujaluti*- «Einlage (??) aus Blau-stein» (Ehelolf, *KIF* 1, 396) a été rapproché par Belardi, *Riv. St. Or.* XXV, p. 32, de hitt. *kujannan*-, *kunnan*- «Kupfer; Kupferblau; Schmuckstein»; il pourrait suggérer une forme prim. \**kuol*-, mais Goetze, *JCS* 1, 310, note 23, rapproche de *kujannan*- gr. *κίανος* «lapis-lazuli», ce qui détruit toute possibilité d'un -o- i.-eur.;

*kuškuaš*-<sup>20</sup> «zerdrücken, zerquetschen, zerstoßen» est parent de *kuškūš*- «zerstoßen», p. ex. Kronasser, *Vgl. Laut- und Formenlehre des Heth.* 215, mais son étymologie n'est point connue, ce qui interdit de poser une forme indo-européenne précise; en tout cas, la dualité -*uā*- -*u*- rappelle celle de *antuūahš*- : *antuš*-, *mijahuūant*- : *mihunt*- et d'autres, ce qui impose une explication phonétique au moyen d'une seule forme prim. indo-européenne, où une apophonie \**kyos*- : \**kus*- serait sans fond.

*kuāšš*- «baiser» est parent de l'all. *küssen* selon Benveniste, *BSL* 33, 159; on peut choisir une des possibilités phonétiques qu'on a déjà proposées: p. ex. \**kyes*- selon Petersson, *Arch. Or.* 9, 206; mais le mot appartient au vocabulaire vulgaire où des racines à voyelle -*a*- sont très fréquentes: or une racine de ce sens à vocalisme -*a*- se retrouve en latin: *basium* «baiser»; on a donc le droit de poser un \**kyas*- ou \**guas*- prim.

*šuuāia*- «spähen, ausschauen» (Güterbock chez Friedrich, *Heth. Wb.* 200)<sup>21</sup> est sans étymologie;<sup>22</sup> une forme prim. \**suūā*- à *ā* indo-eur. est très probable;

*šuuāi*- «stossen, drängen, schieben» est parent de skr. *suvāti* «er treibt an» et repose sur un verbe à thème en -*ā*-; voir en dernier lieu Kronasser, *op. cit.*, p. 185, note 26: i.-eur. \**suūā-je*-;

Le même doit être supposé pour *šuuāi*- «füllen»; voir Kronasser, *l. cit.*

*dašuuahh*- «aveugler», *dašuuant*- «aveugle» reposent selon notre opinion sur un adjectif \**dasūa*-, c.-à-d. à suffixe -*ūa*-, i.eur. \**yo*-; le

<sup>20</sup> Lecture très incertaine, voir Friedrich, *Heth. Wb.* 112.

<sup>21</sup> Voir maintenant Güterbock — Hamp, *RHA*, fasc. 58, p. 22 et suiv.

<sup>22</sup> Celle que proposent Güterbock — Hamp, *l. cit.*, p. 24, nous semble risquée, à cause du fait que irl. *ad-cíu* et ses parents appartiennent plutôt à la racine i.-eur. \**q<sup>e</sup>ei*-.

groupe *-su-* serait donc exposé à l'influence de *-o-* subséquent; mais le mot, en tant qu'adjectif, comportait des formes à *-e-* (thème du masc. et neutre, p. ex. au locatif en *-ei*) et à *-ā-* dans la finale du thème, de même le verbe *dašuyahh-* remonte à une forme à *-aH-* i.-eur.; on voit que la flexion offrait assez de support pour le *-u-* menacé.

*duṣarnāi-*, *tuṣarnāi-* «rompre» repose sur un thème à suffixe nasal *\*dhuer-ne-*, où le *-e-* devait passer à *-a-* devant le *-r-* tautosyllabique;<sup>23</sup> ou bien un *\*dhur-ne-* ou *\*dhur-ne-* serait à la base de la forme hittite, comme le suggère Sturtevant, *Hitt. Gr.*<sup>1</sup>, p. 128 sq. Un *-o-* i.-eur. serait à notre avis invraisemblable.

*duḍduṣarant-* «gelähmt, steif» (Grobe chez Friedrich, *Heth. Wb.* 251) et *duḍduṣareš-* «gelähmt werden (?)» (chez Sommer, *Heth.-akkad. Bil.* 182, note 2) appartient sans doute au même thème que le verbe précédant; son *-ar-* peut reposer sur une forme à voyelle réduite. Pour le *-dd-* remontant à *-dh-* i.-eur., cf. la désinence de la 2<sup>e</sup> pers. du plur. médio-passif *-dduma*, *-ddumat* en hittite, *-dduṣar* en louvite<sup>24</sup> (Ottén, *Zur gramm. und lexik. Best. des Luv.* 48).

*tuṣa* (adv.) «loin», *tuṣala-* (adj.) «lointain» reposent sans doute sur une forme indo-européenne à voyelle entre le *-d-* initial et le *-uo-*, p. ex. *\*duyo-*: cf. Pedersen, *Muršilis Sprachl.* 71.

*duṣan...* *duṣan* «hierher — dorthin» est parent sans doute de l'adj. pron. indo-européen *\*to-*; il repose sur un adverbe *\*tu* ou une forme très semblable — cf. v. sl. *tu*, etc. «ici» — et comporte par là une voyelle ancienne entre le *d-* et le *-uan*. Détails à paraître ailleurs.

*ziladuṣa* «dans l'avenir, pour l'avenir» à côté de *ziladiṣa* et du substantif très obscur *zila-* (voir Friedrich, *Heth. Wb.* 261) repose peut-être sur un *ziladu-*, tandis que *ziladiṣa* en serait une forme colatérale à suffixe différent (peut-être *\*ziladu-ia*, cf. *aššiya-* «aimer» de *\*aššuya-* selon Couvreur, *R. Belge de Phil. et d'Hist.* 17, 892).<sup>25</sup>

<sup>23</sup> Cf. p. ex. Kronasser, *Vergl. Laut- und Formenlehre d. Heth.* 58.

<sup>24</sup> Les sonores aspirées indo-européennes donnent en hittite une sorte spéciale d'occlusives qui sont marquées tantôt par une consonne double, tantôt par une consonne simple; cf. surtout hitt. *šakkuriṣa-* et *šakuriṣa-* «vaincre», issu de *\*sóghuri-* = skr. *sáhuriṣ*, *Zbornik Fil. fak.* II, p. 597 sq. On devra reviser les théories émises en matière du sort des occlusives sonores aspirées en hittite.

<sup>25</sup> Une tentative chez Kronasser, *op. cit.*, p. 42.

De cette façon, nous pouvons écarter tous les mots qui pourraient s'opposer à notre règle.<sup>26-27</sup> Il nous paraît désormais tout à fait sûr que le hittite laisse disparaître tout  $-u-$  qui se trouvait précédé d'une consonne et suivi d'un  $-a-$  provenu de  $-o-$  ou  $\bar{o}$  indo-européen; le même sort a transformé toute labiovélaire en vélaire simple, si elle précédait un  $o/\bar{o}$  indo-européen; car il est très probable que les labiovélaïres indo-européennes se sont transformées en une sorte de groupe de consonne du type  $k$  ou  $kk + u$ . Il y a une seule exception: c'est le pronom indo-européen  $*q^{u}o-$ : celui-ci montre un grand nombre de formes à voyelle finale  $-a = -o-$  indo-européen, et pourtant le  $ku-$  provenu de la labiovélaire i.-eur. reste intact; p. ex.  $kuua-pi$  «où»,  $kuua-t$  «pourquoi» = lat. *quod*,  $kuuatta$  et  $kuyattan$  «où», louv.  $kuuati(n)$  «comment»,  $kuuaia-$  «chaque» (?) et d'autres formes chez Friedrich, *Heth. Wb.* 122, hitt. hiérog.  $kuu-$  (pron. relatif) et  $kuatan$  «où» (dans les deux derniers, le  $ku-$  n'est pas assuré!). Mais il n'y a rien de plus naturel qu'une restitution analogique de  $-u-$  dans la flexion de ce pronom qui avait une forme colatérale à  $-i-$  final, à savoir  $kuiš$ ,  $kuit$ , etc., où le  $-u-$  devait se maintenir; on sait d'ailleurs que le pronom latin *quo-* a restitué le  $-u-$  sous l'influence des formes telles que *quis*, *quae*, etc.

Le  $u$  hittite en dehors des groupes consonantiques reste dans la plupart des exemples intact jusqu'à l'époque historique; on pourra pourtant trouver des exemples de la chute de  $-u-$  intervocalique; nous réservons ce problème à une discussions spéciale. Nous remarquons que le  $u$  initial ou intervocalique résiste avec une force plus remarquable que le  $-u-$  qui se trouve dans un groupe de consonnes; c'est ce que montre le latin: il a perdu le  $-u-$  dans  $*quol\bar{o} = colo$ ,  $*suoror = soror$ , etc., mais il l'a maintenu dans *voveō*, *vocō*, *vōx*; il est donc naturel que le hittite maintient le  $u-$  dans les mêmes conditions.

Nous avons laissé hors d'examen les mots à groupe  $hu-$  ou  $-hu-$ ; c'est un problème très délicat que nous réservons à un autre article.

<sup>26</sup> La finale  $-dduma$ ; etc. repose sur  $-dhue$ ; son  $-a$  est secondaire et rien ne permet d'en faire une objection contre notre règle. Cf. Pedersen, *Hittitisch* 197.

<sup>27</sup> Le fait que tout mot hittite à  $-ua-$  remonte à un mot à groupe i.-eur.  $-u-$  +  $-ä/\bar{a}$  peut être corroboré par un autre fait positif: il y a un nombre — fort restreint d'ailleurs — de mots hittites qui comportent une suite consonne +  $-u-$  +  $-e-$ : p. ex.  $kuer-zi$  «il coupe»,  $kuera-$  «champ»,  $tuel$  «de toi»,  $tuekka-$  «corps». Ceux-ci montrent que le  $-u-$  devait résister dans les groupes consonantiques en question, s'il était suivi de  $-e-$  ou  $-ē-$ .

16° Une correspondance hittito-grecque

C'est M. Laroche, dans *RHA*, fasc. 57, 1955, p. 81 et suiv., qui a donné l'explication philologique du mot hittite *išmeri-* «bride»: il a corroboré les hypothèses de Brandenstein et de Güterbock par l'évocation du passage *FHG* 16 II 3, où le déterminatif *KUŠ* «cuir» du mot *išmeri* montre que ce mot désigne une partie de harnais. *LU. MEŠ išmerijaš* de *KUB* XXIII 11 II 35 est alors une phrase à complément au génitif, répondant à franç. «cochers».

Le mot *išmeri* a été tenu par M. Laroche pour un nom à suffixe *-ri-*, de même que *etri* «repas, nourriture» de *et-* «manger», *eššari* «statue» de *ešša-* «facere», etc. Mais cette analyse nous semble précaire: tous les substantifs en *-ri-* sont déduits des thèmes verbaux correspondants; seul, *išmeri* y ferait exception. Il est vrai que M. Laroche tente de trouver une base plus large pour son étymologie, à savoir dans le mot *išmanala/i-* «écuyer» ou «palefrenier» de *KUB* IX 1 III 18;<sup>26</sup> mais un élargissement en *-i-* du thème hétéroclitique *iš-mer-* nous semble peu probable, à plus forte raison encore si l'on envisage le fait que *išmanala/i-* peut reposer sur un thème désignant l'«étable», l'«écurie» si bien que la «bride» ou «corde»; au surplus, il est tout à fait isolé et son sens doit rester douteux jusqu'au moment où les textes nous permettront de juger plus précisément.

Nous séparons le mot *išmeri* «bride» de *išmanala/i-*; il n'est pas difficile de lui trouver une étymologie convaincante: en grec, il y a un groupe expressif de mots désignant la «corde», le «fil»: *μήρις* «fil» (Homère), *μήρινθος* «corde, ficelle, fil» (Homère, etc.); *μηρώ* «rouler, enrouler» et «tramer, ourdir» (Homère, Hésiode, etc.); le groupe et parent de v. suéd. *merpi*, v. isl. *merd* «Fischreuse», v. Pokorny, *Idg. EW* 755; Boisacq, p. 855; etc.

Le groupe grec est ordinairement dépourvu de *s-* initial; mais chez Platon, *Leges* 644 e, on trouve *σμήρινθος*; Hésyche l'interprète par *σπαρια*, *σχοιντα*; on juge le *s-* inorganique, mais on devra tenir compte de *σμήριγξ* «poil dur et hérissé» (Lycophron, Poll.); Hésyche cite ce mot en lui prêtant un sens plus vaste: *σμήριγγες* πλενταί, σειραί, βόστροχοι, καὶ τῶν κνήων ἐν τοῖς μηροῖς καὶ τοῖς ἀχέουσιν ὄρθαι τρίχες. Enfin, on trouve chez Hésyche

<sup>26</sup> Voir déjà Laroche, *RA* 47, 1953, p. 41.

*σμηλια* 'κισσός. Χαλκιδεῖς qu'on se décidera à peine à séparer du groupe en question: le lierre est une plante qui enveloppe, s'enroule.<sup>29</sup>

Si le groupe germanique démontre une initiale *m-* et si celle-ci est confirmée par le groupe congénère slave \**merža* «filet», on est forcé à l'interpréter comme un doublet indo-européen de la forme à \**sm-*; en grec, on a deux évolutions différentes: la normale de \**sm-* en *m-* historique, cf. *μία* «une» de *σμία*, et celle des mots expressifs où le *sm-* indo-européen, au lieu de passer à \**hm-* ou bien *zm-* et plus tard à *m-* simple, a été remplacé par un groupe où le *s-* initial se prononçait plus fortement que celui des mots appartenant au vocabulaire normal ce qui lui permettait de résister à l'affaiblissement ou à l'influence de *-m-* subséquent; il s'ensuit que les mots grecs à *sm-* initial conservé appartiennent au vocabulaire populaire et expressif; on en trouvera une confirmation immédiate en passant en revue des mots tels que *σμερδαλέος*, *σμήν*, *σμήνος*, *σμικρός*, *σμοιός*, *σμούχω*, etc. Dans les cas tels que *σμικρός* «petit» en face de *μικρός* *m/sens*, il y a deux formes distinctes, l'une expressive (*σμικρός*), l'autre normale (*μικρός*). C'est ainsi qu'on trouvera le meilleur moyen d'expliquer la double initiale de notre groupe. Nous partons dès lors de proto-grec \**smēri-*; les suffixes *-ng-* et *-ntho-*, ajoutés à ce thème nominal, sont eux-même expressifs. Le thème \**smēri-* sera identique à hittite *išmeri-*; car celui-ci devait se prononcer *smeri*, vu que le groupe initial *sm-* ne pouvait être noté, à cause des inconvénients que présente l'écriture cunéiforme, que si l'on faisant usage de la voyelle «auxiliaire» à l'initiale de mot; on voit alors à quel point peut être poussée la comparaison de *išmeri* et du groupe grec.

Le sens du groupe grec est plus large que celui-ci du mot hittite; mais c'est Hésyche qui nous a conservé le correspondant presque exacte du sens hittite: il cite *σμήριγγες* au sens de *πλεκταί*, *σειραί*, voir plus haut; il va de soi que le sens hittite repose sur le plus ancien «corde».

On voit que ni le sens ni la forme ne font obstacle à notre étymologie. Mais une autre question se pose: le groupe gréco-hittite est-il hérité de l'indo-européen commun ou bien doit-on supposer un emprunt au substrat méditerranéen? Le fait que le groupe grec montre un suffixe tel que *-ntho-* invite à trancher la question en faveur de l'hypothèse d'emprunt; en effet, c'est p. ex. Chantraine<sup>30</sup> qui a déjà supposé telle

<sup>29</sup> Lagercrantz, *Z. griech. Lautgesch.*, p. 88 et 154, qui cite aussi *σμηλια*; dans Théophr., *H. Pl.* 6, 1, 4, on lit maintenant *σπειραία*.

<sup>30</sup> *La formation des noms en grec ancien*, p. 371.

solution; mais d'autre part le fait que le groupe présente des parents à suffixe *-ng-*, qui peut être bien grec, puis le mot expressif *μέρις* nous amènent à croire que le suffixe *-ntho-* a pu être employé pour former des déminutifs; voir sur ce point surtout Kretschmer, *Glotta* 30, p. 132 sqq., qui cite *μίνυνθα* et *δλίγυνθα* et d'autres mots plus obscurs; ajoutons le mot *κόρινθος μάξης ψωμός* qui appartient à coup sûr à skr. *cárvati* «mâcher». Enfin, il est malaisé de séparer le groupe indo-européen \**mer-* «tresser».

A ce groupe indo-européen, on pourra ajouter un autre au sens très proche: v. angl. *māereis* «corde, amarre», holl. *meren*, bas allem. *mōren*, angl. mod. *moor* «assujettir». Le groupe repose sur des proto-types germaniques tels que \**mērōn* «attacher»; jusqu'ici, il était dépourvu de toute étymologie extra-germanique; cf. Franck, *KZ* 37, pp. 120 sqq., et Holt-hausen, *Altengl. EW*, p. 212.

Si tous les mots étudiés reposent sur la même racine indo-européenne, le hittite et le grec opposent son groupe initial \**sm-* à \**m-* des autres langues; le terme nouveau \**smēri-*, commun au hittite et au grec, entre donc dans le nombre déjà très grand de correspondances gréco-hittites.

#### Povzetek

Na podlagi glasovnega pravila, da *-u-* v hetitščini v konsonantnih skupinah izpade, če stoji za njim *-a-*, ki izvira iz ievr. *-o-* ali *-ō-*, razlagam nasl. besede:

4. *idāluš* »slab, zloben« z luv. *adduṣali-* in hierogl. hitt. *atuṣad/ra-* iz neke osnove \**aitu-* = gr. *αἰου-* v *αἰουλος*; luv.-hieroglif. *-u-* se je ohranil po še nepoznani obliki z vokalnim *-u-*;

5. *kappilahh-* »jeziti se« gre na \**quōp-*: sti. *kúpyati*;

6. in 7. *karija-* »pokriti« z naravnim sorodnikom *kurk-* »spraviti, skriti« gre na ievr. \**k'ūr-* »pokriti« v stnord. *huarmr* »veka«, av. *suri* »koža«, stprus. *sarxfes* »vagina«, lit. *šárvas* »voj. oprema«, event. baltosl. \*š(v)arkas, \*š(v)arkā- »srajca«, »plašč«. Sem spada verjetno še 8. hetit. *kureššar* »ruta«;

9. *karš-* »rezati« in *karmalaššāi-* »pohabiti« sta verjetno iz \**kūr-*: het. *kūr-* »rezati« in *kukkurš-* »okrniti«;

10. *dammet-* »bujnost (?)« in *dammetaruant-* »bujen, prepoln« gresta na ievr. \**tūō-m-* »narasel, naraščajoč«, cf. gr. *σάος* »cel« in formalno *σῶ-μα* »telo«;

11. *šalliš* »velik« gre na \**suol-i-s* ali \**suol-jo-s* »narasel«: nem. *schwellen*;

12. *šalhijatti-* »rast (??)« gre na isti koren, le da je osnova od set-baze izvedeni adjektiv \**suol-H-i-*;

13. *šarra-* »odlomiti, odločiti, prekršiti« gre na ievr. temat. prezent z *o-*-jevskim vočalizmom v korenu, kar ga približuje germanskim tipom *malan* »mleti«, *farán* »peljati« itd.: važna germansko-hetitiska isoglosa! Koren je \**suēr-* »rezati,

cepiti«, izven hetit. ohranjen v: nem. *Schwert* in sorodnikih, lat. *serra* »žaga« iz \**suērā*, končno gr. *σαίρω* »režati, kazati zobe; odpreti se (o rani)«, kjer je \**su-* dal redki refleks *σ-*;

14. *dala-*, *dališa-* »pri miru, na mestu pustiti« gre na ievr. prezent \**dhuole/o-* s kavzativnim pomenom »storiti, da kdo počiva, miruje« in spada k arm. *dul* »počitek«, sr. ir. *dāl* »odlog«, germ. \**dwelan* »torpere, cessari«, \**dwalian* »storiti, da je kdo počasen, nedelaven, dati počitka«.

15. K tem pozitivnim dokazom postavljam še *dā-* = \**duo-* »2«, *šakuniš* »vrelec« iz Zbornika Fil. fak. II 399, *karuššija-* »pustiti vnemar«, ibid. 395 in *dandukiš* »mortalis« iz \**dhuonā-tu-* »smrt«: gr. *θνήσκω* itd. Preostane nekaj primerov, ki kažejo zaporedje konsonant + *u* + *a*; vsi se izkažejo kot primerki s prvotnim *-a'* ali *-ā-* ali reduciranim vokalom, tako da zakon, postavljen v začetku, ne morejo omajati.

16. Hetit. *išmeri-* »vajeti« (Laroche, *RHA* 57, str. 81 sl.) spada kot »vrv, vez« k gr. *(σ)μήριδος* »nit, vrvica«, *μήριγγες* »πλευράι, σείραι, kjer srečujemo pomen, ki precej spominja na hetit. Skupno grško-hetit. \**smēri-* »pletena vrv« gre verjetno na ievr. \*(*s*)*mer-* »plesti« pri Pokornju, *Idg. EW* 735. Predievr. izvor kljub gr. *-iθo-* ni prav nič verjeten, tudi hetit. beseda nima nobene dokazne moči za to. Hetit. *išm-* je le pomožna pisava za začetno konsonantno skupino.

## Bojan Čop

## LUVICA I

1° Louvite *ulantiš*

Dans son compte-rendu de Otten, *Z. gramm. und lex. Bestimmung des Lub.*, M. Laroche a éclairé d'une manière incontestable le sens de ce mot: *BiOr.* XI, 1954, p. 124, il montre que *ulantiš* sert d'opposé à *hūiduuališ* de la ligne précédente; pour celui-ci, Otten, *op. cit.*, p. 86, a démontré le sens de «vivant»; *ulantiš* signifie par là «mort».

Le mot est, en tant que thème en *-i-*, membre d'une déclinaison louvite, qui a vastement dépassé les limites dessinées par l'indo-européen commun: le *-i-* sert d'élargissement pour toute sorte de thèmes consonantiques; ainsi *apparant-* «futur» devient en louvite *apparanti-*, *tijamm-* «terre» passe à *tijammi-*, v. ci-dessous, etc.<sup>31</sup> Notre mot sera donc élargi de \**ulant-*; et celui-ci a l'air d'un participe ou au moins d'un adjectif du

<sup>31</sup> Pour cet élargissement, voir Otten, *op. cit.*, p. 40, et auteur, *Slavistična revija VIII*, p. 63 de l'appendice *Linguistica*; pour *apparanti-*, voir Otten, p. 85, et *Slav. revija*, l. cit.

type connu du hittite: hitt. *akkant-* «mort», part. du présent de *akk-* «mourir»; *maklant-* «maigre», adj. en *-ant-*, de même *irmalant-* «malade», etc. Si *ulant-* est participe,<sup>32</sup> on le déduira de *ul-*, thème verbal au sens de «périr», «mourir», donc au sens intrans. comme hitt. *akkant-*, ou bien on y verra un participe en *-nt-* au sens passif, dont la base verbale sera transitive, au sens de «faire périr, anéantir, tuer»; or il existe une racine indo-européenne qui montre les deux sens, le transitif et l'intransitif, réunis dans le même système: c'est *\*uel-(ə)-* «tuer» et «périr», à savoir dans hittite *uallh-* «frapper, tuer», v. pruss. *ūlint* «lutter», en face de lat. *vallesit* «perierit», v. norr. *valr* «les cadavres sur le champ de bataille», tokh. A *wäl-* «mourir», etc.;<sup>33</sup> voir Pedersen, *Tocharisch*, p. 189.

Louv. *ulant-* peut être tout à fait identique à hitt. *uallh-ant-*: le manque de *-h-* en louvite ne peut aucunement surprendre, si l'on envisage le fait que les deux dialectes ont pu suivre des voies différentes dans l'évolution des thèmes verbaux du type *uallh-*, *šanh-* «chercher», etc.: dans la flexion de ces thèmes, il y avait un échange entre les formes à *h* consonne et celles à «*h*» voyelle, c.-à-d. *-ə-*: prés. sg. 1<sup>e</sup> *\*uelə-mi*, *\*sənə-mi*, plur. 3<sup>e</sup> *\*uļh-ónti*, *\*sñh-ónti*, participe *\*uļh-ónt-*, *\*sñh-ónt-*; dans les deux dialectes, il y a eu un nivellement au sens différent, mais au même effet: dans chaque dialecte, une seule et unique forme du thème verbal a subsisté: en hittite celle à *-h-* consonne, en louvite celle à *-ə-*; il va de soi que cet *-ə-* a dû tomber; de *\*uelə-*, on a donc fait *\*ual-*. La même simplification du système verbal a été faite dans le paradigme du correspondant louvite du verbe *šanh-* «chercher»: car Laroche, *BiOr. XI*, p. 123 b, a montré que le louvite répond au hittite *šanha* «cherche!» par *zani*.

Le *u-* du louvite au lieu de *ua-* est bien clair: c'est de même façon que louv. *ušša-* «annus» répond au hittite *uett-*; de même, on a louvite *ura-* «grand» en face de i.-eur. *\*uər-ú-* «large» = skr. *urú-*, gr. *εῦρος*, etc. Il y a eu une sorte de contamination de deux articulations subséquentes en une seule.

Le remplacement du mot indo-européen *\*mer-* «mourir» par une autre racine ne peut en rien surprendre: le même fait s'est produit dans

<sup>32</sup> Ces participes sont attestés pour le louvite, bien que le participe en *-mma-* est plus vivant, voir les exemples chez Otten, *op. cit.*, p. 40: le sens en est passif tout comme en hittite.

<sup>33</sup> Voir les exemples tokh. chez Schulze-Sieg-Siegling, *Toch. Gr.*, p. 371. — Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup>, II, p. 729, sont d'avis que le mot latin appartient plutôt à la racine synonyme *\*guel-*; on pourrait en douter, mais notre étymologie peut se passer de ce mot.

les autres langues indo-européennes; ainsi gr.  $\theta\upsilon\lambda\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron$ ,  $\theta\upsilon\eta\tau\acute{\omicron}\varsigma$  et tokh. *srūk-*, etc., mais surtout dans le tokh. A, où la même racine \**uelə-* a pris la place de \**mer-*, v. ci-dessus.<sup>34</sup>

2° louv. *tijammiš*

Dans le même compte-rendu, p. 124 a, M. Laroche a montré que le mot *tijammi-* signifie «terre». Nous rapprochons ce mot de hitt. *tēkan*, gén. *taknāš* même sens, qu'on a tiré de i.-eur. \**dheg'hom-* «terre». Dans le mot hittite, le *-m-* final a passé à *-n-* et remplacé plus tard le *-m-* intervocalique dans tout le paradigme. Le même fait se laisse observer dans le grec  $\chi\theta\acute{\omicron}\nu$ , gén.  $\chi\theta\omicron\nu\acute{\omicron}\varsigma$ , et dans l'irl. *dú*, gén. *don*.

Le louvite et l'hiéroglyphique sont plus conservatifs: le dernier, selon Bossert, *JfKF* 1, p. 224, a abouti à *takam-*. Le louvite a élargi le thème consonantique par un *-i-*, dont on a parlé plus haut. On ne peut nullement savoir, si la conservation de *-m-* en louvite est due à cet élargissement, c.-à-d. si cet *-i-* y a figuré avant le passage de *-m* final à *-n*; car le louvite, de même que le hittite et l'hiéroglyphique, ont tendu à éliminer les irrégularités des thèmes nominaux héritées de l'indo-européen ou causées par l'évolution phonétique des mots en question: dans le cas de proto-anatol. \**degam-*, les trois dialectes ont choisi des méthodes différentes.

Bien que le louvite et l'hiéroglyphique s'accordent à ce point, il y a une différence très significative dans l'évolution phonétique des deux mots: l'hiéroglyphique y a conservé l'occlusive centrale *-k-*, tandis que dans le louvite, il semble qu'elle est tombée de bonne heure. Or, c'est toujours M. Laroche, dans le même compte-rendu, p. 123 sq., qui a montré que le louvite avait perdu l'occlusive gutturale indo-européenne dans deux cas certains: à hittite *keššera-* «main» il répond par *iššari-* et

<sup>34</sup> Dans le cas de la correspondance de louv. *ulant-* «mort»: tokh. *väl-* «mourir», on constatera une isoglosse précieuse qui relie ces deux dialectes, en laissant à part le hittite. Elle rejoint un petit nombre d'isoglosses louvito-tokhariennes, qu'on a déjà constatées: ainsi louvite *arrai-* «long»: tokh. A *aryu m/sens* chez Kronasser, *Vergl. Laut-*; etc., p. 222; on ajoutera louv. *ura-* «grand» = tokh. *orotse*; etc. m/sens: il y a là un accord très significatif du sens, bien que ces correspondances ne puissent être décisives, car il y a des correspondances hittito-tokhariennes encore plus importantes, p. ex. *eku-* = *yok-* «boire», *haš-* «faire naître» = tokh. B *ās-* «hervorholen» et d'autres; mais on pourra en déduire des conclusions précieuses concernant la situation géographique des dialectes en question dans la patrie de l'indo-européen commun.

à hittite *gimmara-* «champ» il oppose *immara-*. Dans le premier, il s'agit de i.-eur. \**g'h-* palatal: *keššera-* = gr. *χέη*, arm. *jērn* de \**g'hésēr*, gén. \**g'hesrós*, acc. \**g'héser-ṃ*. Dans le second, on n'a pas su jusqu'ici préciser l'origine de la gutturale initiale ni du mot entier; à nous, il nous semble qu'il s'agit d'un vieux mot indo-européen, parent de germ. \**grun-pu-* «sol» = all. mod. *Grund*; le germ. remonterait à i.-eur. \**ghrṃ-tu-*, le hittite et le louvite se seraient dissimilés de bonne heure d'un \**ghrem-ero-* ou \**ghrem-aro-*. Les sens coïncident presque complètement. Si nous ajoutons le mot en question, louv. *tiāmm-*, on voit que les trois cas montrent un fait clair: la gutturale aspirée *gh* de l'indo-européen commun passe dans des conditions inconnues à un stade qui par l'écriture très incomplète de nos textes ne pouvait être nullement marqué. Selon notre opinion, le \**gh-* a dû passer à une spirante sonore *-γ-* qui a eu du moins assez de temps pour s'assimiler à la voyelle palatale *-e-* qu'elle précédait, dans le cas de \**g'heser-* et \**ghremero-*, ou suivait immédiatement, dans le cas de \**dhegh'hom-*; il s'ensuit que cette spirante, devenue palatale, passe à une spirante très proche de *j* consonantique. Ici, on peut se contenter de pouvoir constater les lignes générales de l'évolution de cette consonne en louvite; mais il y a des problèmes très importants que cette constatation laisse ouverts:

1° D'abord le louvite ne s'accorde pas avec l'hiéroglyphique en tant que celui conserve l'occlusive dans *takam-*, tandis que le mot \**g'heser-* semble passer à hiér. *assari-*, si Laroche a raison de lire de cette manière les signes *MAIN-A-SA-TAR-*; v. *BiOr*, XI, p. 124 a. On a d'ailleurs supposé un autre exemple de cette chute de la gutturale à l'initiale du mot dans l'hiéroglyphique: hiér. *i-* «celui-ci» = hitt. *kā-*, *kī-*, cf. en dernier lieu Friedrich, *Gedenkschrift P. Kretschmer* I, p. 109. Mais cet exemple nous semble tout à fait incertain, car *ī-* peut bien sortir du thème pronom. i.-eur. \**i-*, cf. surtout la particule de renforcement *-ī* dans gr. *ὀϊοσ-ι*.<sup>35</sup> Jusqu'au moment où un matériel plus complet laisse voir les

<sup>35</sup> Pour ce pronom et son origine, voir maintenant Kammenhuber, *RHA* 1956, fasc. 58, p. 4 et 13, note 16; on y trouve que l'auteur admet le même possibilité d'y voir le thème i.-eur. \**i-*.

Nous sommes d'avis que le sort des palatales indo-européennes qu'on suppose (voir p. ex. l'article de Kammenhuber, p. 1 et suiv.) pour le groupe anatolien risque de bouleverser les conceptions acquises sur le domaine de la dialectologie indo-européenne; car la frontière qui séparait le domaine *satem* de celui des dialectes *kentum* a été franchie par le seul groupe gréco-arméno-albanais, où il y a des traits des deux groupes à la fois: les deux dialectes *satem* ont conservé des traces des labiovélares, v. en dernier lieu Jokl, *Mél. Pedersen*,

choses plus claires, on jugera incertaine la lecture *assari-* du mot pour la «main».

2° On sait que le louvite laisse passer le *-e-* bref de l'indo-européen à *-a-*; l'hiéroglyphique s'accorde avec lui; *assari-* «main» serait alors le traitement normal de l'i.-eur. *\*g'heser-*, en ce qui concerne le vocalisme; de même *takam-* répond totalement à hitt. *tēkan*: Mais si l'on examine les correspondants louvites de ces mots, on y observe un *i* là où l'indo-européen avait *-e-* et où l'on s'attendrait à louv. *-a-*; dans le cas de *\*g'heser-* et de *\*ghrem-(e)ro-*, on doit supposer l'évolution préhistorique *\*ghe- > \*ye- > \*je-*: dans la cas de *\*dheg'hom-* ou peut-être *\*dheg'hem-*, on posera *\*dheghe/o- > \*deye/o- > \*deje/o-*: le *j* est toujours dû à l'influence de *-e-* qui le suit ou le précède (dans la forme de *\*dheg'hom-*, si celle-ci avait un *o* dans la deuxième syllabe); or il nous semble tout à fait naturel de songer à la même simplification de mouvements articulatoires dans la production de la suite phonique *\*-ej-* ou *\*-eje-* et *\*je-* que nous avons constatée dans le chapitre précédant: comme *\*ue/a-* passe à *u-* en louvite (et en hiérogl. *usa-* «année», etc., voir en dernier lieu Kronasser, *Gedenkschr. P. Kretschmer* I, p. 201), de même *ej* et *je* passent à *i*: un exemple de parallélisme très significatif! Dans le mot *tijamm-*, cette évolution a pu toucher — si nous partons de *\*tejem-* ou de *\*tejam-* — seulement la première des deux voyelles, car la deuxième s'y opposait à cause d'une tendance dissimilatoire, parallèle à celle que nous connaissons du hittite: dans le dat. sg. des thèmes en *-i-*, on trouve *-ija* ou *-ai* (= *\*-aii*), tous les deux étant des formes dissimilées d'un seul proto-type, à savoir

p. 127 sqq., tandis que l'arménien et l'albanais ont laissé passer la palatalisation des mêmes consonnes au domaine grec, voir Bonfante, *op. cit.*, p. 26 sq. Ce ne sont que les labiovélares qui troublent ainsi les rapports d'ailleurs tout à fait clairs des deux groupes dialectaux de l'indo-européen commun; les palatales restent toujours fidèles à la limite dessinée. Si l'on admettait que le groupe anatolien présente des traces de l'articulation palatale, on devrait supposer un mélange des dialectes *kentum* avec les dialectes *satem*, ce qui est possible, si l'on situe les dialectes de l'indo-européen commun qui se sont développés en hittite et ses parents tout auprès du domaine *satem*; mais ici on trouve le grec au sud, l'illyrien et le vénète au centre et le germanique au nord de la zone limitrophe; d'ailleurs, le groupe anatolien est lié étroitement au groupe italique, celtique et au tokharien, par un nombre très grand de correspondances de vocabulaire et surtout par les désinences à *-r-* du médiopassif. Les expériences de la géographie linguistique parlent alors contre cette hypothèse. Nous avons d'ailleurs supposé que hitt. *kuššan* «salaire» = all. *Heuer*, angl. *hire* remonte à i.-eur. *\*k'ūs-*, *k'ūs-* «gagner», voir *Die Sprache* III (à paraître).

\*-ei-ei; l'évolution normale à \*-ejē > -ija fut contrariée dans le deuxième cas par l'introduction nouvelle de la finale -ē (de \*-ei ou \*-ai) du datif.<sup>36</sup>

<sup>30</sup> On sait que parfois le -m- indo-européen passe à -u- luvite; le cas le plus connu est celui de la finale de la 1<sup>ère</sup> pers. du sing. du verbe: -mi est représenté en luv. par -uī. Or *tijamm-* montre un -mm- en position intervocalique qui seule pouvait emmener ce passage de -m- à -u- ou mieux de l'occlusive partielle à spirante complète. Cette différence doit être expliquée uniquement par les tendances générales dans l'évolution des occlusives indo-européenne dans le groupe anatol. et en particulier en luvite; nous ne mentionnons que le fait très intéressant que le groupe -st- passe à -ss- en luv. dans *hašša-* «os» en face de hitt. *haštai*, et que le groupe -mp- semble passer à -mm- dans *humma-* en face de hitt. *huimpa-*.<sup>37</sup> Si ces exemples — de même que le passage de -m- à -u- et celui de -gh- à -γ- (> -j-) dans *tijammi-* semblent révéler une tendance très importante du consonantisme luvite de laisser passer les occlusives indo-européennes sonores à des spirantes, il convient de même de noter qu'une tendance contraire s'opposait à la destruction complète de l'occlusion en position intervocalique: dans des conditions peu connues mais que nous pouvons déjà entre-voir, les occlusives sonores indo-européennes semblent avoir passé à de fortes correspondantes ce qui les a emmenées à suivre l'évolution des tenues i.-eur.; -m- passe alors à mm: *tijamm-*.<sup>38</sup>

#### Povzetek

1. Luvijski *ulantiš* »mrtev« spada k znanemu ievr. korenu \*uel-(ə)- »udariti, ubiti — poginiti, umreti«, brez dvoma kot ekvivalent hetit. pass. ptc. na -nt-*ualh-ant-* »udarjen, ubit« od *ualh-* »tolči«; pomanjkanje -h- v luv. je isto kot pri drugem h-jevskem korenu *zan-* »iskati« nasproti hetit. *šanh-*; gre pa za

<sup>36</sup> Nous pensons que le caractère palatal de *gh-* dans *keššera-* et dans *tēkan* n'a en rien contribué à la spirantisation de cette occlusive. Pour les autres cas de passage de *k* à *h*, dans *mannahuyanna*, ou de son amouissement, p. ex. dans *zarūanija*, voir Laroche, *BiOr.* XI, p. 124 b. Ici, le *k* précède la semi-voyelle *u*, ce qui nous semble très important.

<sup>37</sup> Voir Laroche, *BiOr.* XI, p. 125 b.

<sup>38</sup> On pourra penser à un renforcement de l'articulation (de la tension des muscles au moment de la prononciation) des consonnes qui sont précédées d'une voyelle brève; de la *fortis*, on est arrivé à une espèce de consonnes géminées, partagées entre les deux syllabes entourantes. Voir notre article dans *Die Sprache* III. La position après une voyelle longue ou après un *e*, quelle que soit son origine, a emmené au contraire la spirantisation de la consonne; ainsi *tēkan*: *tijammi-* trouvent la meilleur explication.

morfološko, ne čisto fonetično odstranitev *-h-*: prvotna spregra \**sénā-mi*, \**uēla-mi*: \**sñh-ónti*, \**uñh-ónti* se je izenačila v dveh različnih smereh: v hetit. se je posplošil sistem s *-h-*, v luvij. pa oblike z *-ə-*, kjer je naravno izginil *-ə-* brez sledu. *u-* nasproti hetit. *uā-* kot v *ušša-* »leto« za hetit. *uitt-*.

2. Luvij. *tijammi-* »zemlja« gre na ievr. \**dheg'hom-* = hetit. *tēkan* in kaže spirantizacijo in navidezno izginotje intervokala. *-g'h-*; podobno je nakazal Laroche, *BiOr.* 11, p. 123 sq. za \**g'heser-* »roka« = luvij. *iššari-* in *immara-* »polje« = hetit. *gimmara-*, kar gre po mojem na disim. \**ghrem-(e)ro-*: germ. \**grun-pu-* iz \**ghrṃ-tu-*; *gh* se je v vseh treh besedah spirantiziral in palataliziral in dal s sosednjim *-e-* historični *i*.

## Bojan Čop

UNE RACINE INDO-EUROPEENNE MECONNUE :  
\**uen-* «BRILLER»

Le mot grec *ἦροψ* appartient au vocabulaire archaïque, conservé dans des formules constantes: ainsi dans *Il.* 18, 349 et *Od.* 10, 360, *ἦροπι χαλκῷ* désigne un vase, «*lebes*» selon Ebeling, *Lex. Hom.* s. v.; d'autre part, la même formule a un sens différent dans *Il.* 16, 408: «*hamus*». Les interprètes anciens sont d'accord à y voir un synonyme de *λαμπρός* «brillant»: ainsi *Suid.* et *Etym. M.* 432, 36; presque la même interprétation est fournie par Hésyche: *λαμπρόν, πᾶν ἔνηχον, διαφανῆ*... Pour le sens „πᾶν ἔνηχον“, on comparera les schol. BLV ad *Il.* 16, 408: „ἐμφώνω“; mais on peut se passer de cette explication.

Les étymologistes modernes n'ont pas réussi à en trouver une étymologie convaincante; voir p. ex. Boisacq 326 avec bibl.; il va de soi que l'étymologie de Charpentier, *KZ* 40, 452, note 2, selon laquelle le mot est dérivé de \**āisno-* «fait de l'airain»: lat. *aes*, doit être rejetée, car l'hiatus de *Il.* 18, 349 et de *Od.* 10, 360 démontre un digamma initial; de même καὶ reste long dans *Il.* 16, 408; voir Chantraine, *Grammaire Homér.* I, 152.

L'addition du mot *ἦρις*, lui-même très obscur, par Strömberg, *Gr. Wortstudien*, p. 64, ne contribue nullement à l'explication étymologique de notre mot.

On pourra d'autre part y ajouter la glose d'Hésyche *εἶναξ ἡ κάλλος*, où la graphie *ει-* sera le résultat de la confusion tardive de *η* et *ει* dans la prononciation. Selon Palmer, *Gr. of Post-Ptolem. Pap.* I, 1, p. 89 (voir aussi Preisigke, s. v.), on peut en citer un dérivé *ὄνδακιον* «une partie de

vêtement», trouvé dans *Pap. Masp.* 6 II 61, 96 (6<sup>e</sup> siècle). Pour le sens de «beauté», cf. sl. *lěpъ*, de «clair».

Si le sens de «brillant» est correct — on n'a pas la moindre cause de le soumettre aux doutes —, on pourra tirer notre mot d'un adjectif indo-européen \* $\mu$ ēno- «brillant, clair»; pour la morphologie, cf. *aiθ-ov*, tiré de la racine *aiθ* «brûler» ou mieux d'un adj. \**aiθo-* «brûlant»; -*ov*- est le suffixe bien connu au sens de «ayant l'air de...», v. Chantraine, *La form. des noms en grec anc.*, p. 258. Le mot est dérivé d'une racine verbale \* $\mu$ en- «briller» que nous trouvons dans:

a) v. sax. *wānam* «brillant»; forme proto-germ. \**wēnuma-* selon Fick-Falk-Torp, *Idg. Wb.* III, 4. Aufl., p. 387, mais qui comparent à tort la racine \* $\mu$ en- «aimer, être joli, etc.». Holthausen, *Altengl. EW.*, p. 385, y ajoute v. angl. *wanan-bēam* «Spindelbaum», à cause de son bois jaune; enfin v. norr. *Vanir* «dieux». Le groupe atteste sans doute une racine germ. \**wen-* «être clair, brillant, de couleur claire»; le -*ē-* du v. sax. est identique à -*ē-* du grec; il se peut que tous les deux dérivent d'un adj. i.-eur. commun.

b) Nous ajoutons le verbe hitt. *unuwāi-* «orner, parer»; v. pour le sens Sommer-Ehelolf, *Papanikri*, p. 74sq.; etc. — Pedersen, *Murš. Sprachlähmung*, p. 72, voudrait partir de \**eu-* «mettre (les souliers)»; sans aucun doute, le sens du mot hittite serait trop concret pour que cette origine soit vraisemblable; dans notre hypothèse, on partira d'un adjectif \**unu-* «beau» ou d'un substantif \**unu-* «beauté» ou «moyen pour rendre beau; ornement»; dans les deux cas, la morphologie ne fait pas de difficultés, cf. *hūišūāi-* «vivre» de *huesū-* «vivant», etc. Pour le sens de «beau», cf. gr. *εἴναξ* ci-dessus; enfin, voir surtout le mot gall. *gwymp* «orné» ci-dessous. Le thème \**unu-* est sans doute venu de i.-eur. \* $\mu$ anu-, où l'on doit supposer le passage connu de *wa-* à *u-* dans la syllabe inaccentuée, le -*n-* simple nous semble avoir supplanté un -*nn-* qui est suggéré par la brièveté de la voyelle précédente; la cause de cette simplification est à chercher dans la circonstance que le -*nn-* était suivi de - $\mu$ - consonantique; dans les groupes du type -*p/t/k-* + - $\mu$ - ou -*s/h/m/n/l/r-* + - $\mu$ -, la première de ces deux consonnes reste ordinairement brève, c.-à-d. appartient à la même syllabe que le - $\mu$ - qui suit immédiatement; c'est ainsi que le hittite ne comporte que -*k $\mu$ -* intervocalique (*šakua*, *šakueššar*, *eku-*, *šakuniš*, etc.); il n'y a pas d'exemples sûrs de -*kk $\mu$ -* entre voyelles, sauf dans quelques cas d'emprunt ou de mots expressifs, p. ex. *pakku-* «fouler (?)», qui est expressif; pour les autres groupes, voir notre exposé

préliminaire dans *Slavistična Revija* VIII, p. 65 de «Linguistica». La forme primitive du mot hittite en question devrait bien être par là \**wannu-*; or il y a un exemple de cette forme que nous réservons à une autre discussion.

Enfin nous remarquons qu'il y a une forme dérivée de cette racine, à savoir \**uen-q<sup>u</sup>-*. C'est Lidén, dans *Mélanges Pedersen* (1937), p. 93, qui a comparé le mot gallique *gwoymp* «paré, orné, beau», avec son congénère gaul. *vimpi*, au tokh. A *wamp-* «orner, parer» (prés. méd. *wamtrə*; nom verbal *wampe* «Schmuck», voir Schulze-Sieg-Siegling, *Toch. Gramm.*, p. 3 et 467). Ce savant n'a pu décider si ces mots sont des parents réels ou si leur ressemblance repose sur une coïncidence fortuite; il est en effet très difficile d'éclairer le *-p-* des deux langues par le seul *-p-* indo-européen, car il nous semble que le groupe indo-européen *-mp-* passe en gall. au même résultat que le *-m-* i.-eur., voir Pedersen, *Kelt. Gr.* I, p. 94. La seule consonne qui pourrait donner le *-p-* du gall. et du gaul. est \**q<sup>u</sup>* i.-eur. Or le tokh. semble bien conserver la prononciation gutturale des labiovélares indo-européennes; mais c'est déjà Pedersen, *Tocharisch*, p. 235, qui a supposé, dans quelques cas contestables, le passage de \**q<sup>u</sup>* i.-eur. à *-p-* tokh.; si cette hypothèse pouvait être confirmée, on pourrait déduire le groupe d'une forme commune à l'élargissement \**q<sup>u</sup>-*; on pourra se rappeler, pour la structure de la racine, le mot lit. *švānkus* «convenable» en face de gr. *κομψός* «orné» qui remontent à \**k'uenq<sup>u</sup>-* synonyme. D'autre part, le tokh. pourrait bien y conserver un thème à déterminatif *-p-* à valeur causale, comme dans *krau-p-* «ramasser», *lau-p-* «souiller», etc. En tout cas, le sens des deux mots ne s'oppose nullement à notre hypothèse; on partira de «brillant, splendide».

## Povzetek

O neznanem idevr. korenu \**u e n -* »bleseti«

Ievr. osnovo \**uen-* »bleseti« domnevam v gr. *Fῆνοψ* »blesteč«, stsaks. *wānam* »isto« iz \**uēno-*, dalje v ags. *wanan-bēam* »trdoleska«, hetit. *unuwāi-* »lišpati« in končno v podaljšku s \**q<sup>u</sup>-* v kimr. *gwoymp* »okrašen«, tohar. A *wamp-* »krasiti«, ki ju je sestavil Lidén, *Mél. Pedersen*, 93.

Bojan Čop

NOTES D'ETYMOLOGIE INDO-EUROPEENNE

Slave \*madežs

Le mot est attesté dans russe *mádež* «Leberflecken im Gesicht der Schwangeren», serbochr. *mădež* «Muttermal» et slovène *mădež* «Fleck, Rostfleck; Mal, Muttermal». Le groupe est sans étymologie, voir Berneker, *Sl. EW* II, 2, et Vasmer, *Russ. EW* II, 86.

Le germanique fournit un groupe presque synonyme, à savoir v. norr. *mōt* «image, signe», holl. *moet* «trace, empreinte», fris. or. *mōt* «tache»; de ce substantif, on a dérivé le verbe v. angl. *mētan* «dessiner, peindre». Ce groupe est de même sans étymologie, car les rapprochements que donnent Fick-Falk-Torp III<sup>4</sup>, p. 322 et suiv. (v. norr. *mōt* «Begegnung», etc.), et Holthausen, *Altengl. EW* 225 (v. angl. etc. *māel* «signe, tache») sont peu probables.

Il nous semble tout à fait sûr que les deux groupes dérivent de proto-types indo-européens communs: le germanique remonte à des formations nominales telles que \**mādo-*, \**mādā-* ou \**mōdo-*, \**mōdā-* (le vocalisme reste imprécis); le slave est plus difficile; il est vrai qu'il comporte un suffixe bien connu, à savoir *-eže-*, qui peut fournir des dénominatifs, p. ex. dans serbe *mládež* «jeunes gens» de *mlád* «jeune», ou bien des déverbatifs, p. ex. dans *grabežs* «pillage» (attesté dans v. sl., russe, etc.), voir Vondrák, *Sl. Gr.* I, 628; mais *madežs* diffère de toutes ces formations en tant que son intonation est inattendue (voir Leskien, *Gramm. d. serbo-kr. Spr.* I, 179) et qu'il est isolé. Il se peut que cette formation ait supplanté un substantif prim. \**mādz* ou \**māda* qui seraient identiques aux proto-types germaniques; l'accent du dérivé serait pris de son proto-type. Ou bien on partira d'un verbe inattesté \**māditi* «tacher, souiller» qui serait identique à v. angl. *mētan*; le type \**mādežs*: \**māditi* pourrait être plus ancien que le type accentué sur le suffixe, p. ex. *grab'óž*, *m'adéz*, *padéz* du russe; le mot slovène *mădež* se serait transformé sur le modèle du type ordinaire, p. ex. *dělež*, *grăbež*.

Le groupe slavo-germanique n'est pas isolé: on peut y joindre un nom germanique d'une espèce d'érable au bois tacheté, à savoir all. mod. *Maspholder*: ce mot appartient au vocabulaire technique de date ancienne; en v. h. all., on a *mazzaltra*, *mazzoltra*; ici, *-tra* est un suffixe connu d'ailleurs d'un autre nom d'arbre, à savoir v. h. all. *affoltra* «pommier» = v. angl. *apulder*, *apuldor*, *apuldre* m/sens; cf. aussi v. angl. *mapulder* =

v. h. all. *mazzaltra*; comme *affoltra* dérive de *apfol* «pomme», on partira pour *mazzaltra* d'un proto-type germ. \**matlu-*; celui-ci a été rapproché par Kluge, *Deutsch. EW*<sup>11</sup>, p. 380, de v. sax. *mat* «Speise», en tant que *Maßholder* désignerait une espèce d'arbre dont le feuillage servirait, préparé d'une certaine manière, de nourriture. Mais c'est à coup sûr un fait tout à fait accessoire; et les langues congénères elles-mêmes confirment que le mot désigne en effet une sorte d'arbre au bois tacheté: c'est son synonyme v. norr. *mōsurr* qui appartient au groupe désignant la «tache»: v. h. all. *masar* «Maser, knorriger Auswuchs», m. h. all. *masel(e)* «Bläbchen, Ausschlag, Masern», m. b. all. *maselter-bōm* = all. *Maßholder*, holl. *mazelhout* «Masserholz», etc.; un troisième nom de la même sorte d'arbre est attesté par v. norr. *mōpurrr*, v. angl. *mapel-trēo*, angl. *maple* = all. *Maßholder*; ces deux groupes sont présentés chez Fick-Falk-Torp, p. 318, et Holthausen, *Altengl. EW* 215. On voit que la parenté de \**matlu-* et de \**mā/ōd-* «tache» devient très vraisemblable.

Le latin fournit un mot au sens de «tache», à savoir *macula*; celui-ci est jusqu'ici sans étymologie, voir les références chez Walde-Hofmann, *LEW*<sup>3</sup> II, p. 5 sq. Le sens invite au rapprochement de notre groupe; seule la phonétique semble s'opposer à cette étymologie; le *-c-* du latin est bien loin du *-d-* des autres mots. Mais on sait que dans une forme \**maclā* on peut aisément tirer le *-c-* de *-t-* indo-européen. Celui-ci peut être un doublet de *-d-* indo-européen: on sait que les occlusives sourdes alternaient, dans l'indo-européen commun, avec les occlusives sonores, si elles se trouvaient à la fin de la racine; car c'était l'endroit le plus apte aux influences des suffixes; ainsi on a *pac-īscor* en face de *pa-n-gō* en latin, etc. Mais une autre explication bien plus organique s'impose: c'est de Saussure qui a jadis suggéré une simplification des groupes *-ttr-* et *-ttl-* en *-tr-* et *-tl-*, p. ex. dans v. h. all. *sedal* «Sitz, Wohnung» de \**sed-* «être assis» et suffixe des noms de lieu *-tlo*.<sup>1</sup> Si nous choisissons la même ex-

<sup>1</sup> Brugmann, *Grdr. I 2*, p. 655 sq., met en doute la théorie de F. de Saussure; à tort, nous semble-t-il: Le système phonétique de l'indo-européen commun n'admettait de géménées que dans les onomatopées, p. ex. dans \**atta*, \**mamma*; dans tous les mots normaux les géménées devaient se simplifier; l'un des cas plus sûrs, c'est la 2<sup>e</sup> p. du sing. du prés. du verbe «être»: au lieu de \**és-si*, le v. indien et le grec exigent \**ési*, voir p. ex. Brugmann, *Grdr. I 2*, p. 725 et 814: v. ind. *ási*, avest. *ahi*, gr. *ei*. Une influence de l'injonctif \**es(s)* nous semble peu probante. Si l'on n'a pas d'autres exemples sûrs de cette règle, c'est à cause du fait bien connu que l'indo-européen possédait une grammaire très claire qui permettait toujours une analyse facile des formations grammaticales: le datif du plur. des thèmes en *-es-*, à savoir *-e(s)-su* était lié aux autres formes du même thème de même qu'aux autres exemples de ce cas d'une manière si claire,

plication pour éclairer le *-t-* (> *c*) du latin, nous pouvons poser une forme primitive \**mād-tlā*, où *-tlā* est le suffixe bien connu servant entre autres à former des abstraits des thèmes verbaux: v. ind. *hōtrā* «Opferguß, Opferspende», *nāṣṣrā* «Verderben, Gefahr»; voir Brugmann, *Grdr. II 1*, p. 540 («vorzugsweise Abstrakta») et suiv.; Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gr. II 2*, p. 706.

Si le *-cl-* du mot latin peut être éclairé de cette manière, on doit poser une racine verbale \**mad-* «tache, tacher» comme la source de tous les groupes. Cette racine sortirait de son isolation, si l'on suggérait un rapport entre elle et le groupe bien connu que Pokorny, *Idg. EW 694* et suiv., présente sous \**mad-* «naß, etc.» (lat. *mādēō* «être humide», etc.; voir aussi Walde-Hofmann, *LEW<sup>3</sup> II 6* sqq.). On sait que les endroits humides sont plus sombres que les parties entourantes; c'est ainsi que les notions «humidité» et «couleur sombre: tache, saleté» se correspondent presque toujours.

#### Hittite *pāi-*, *peja-*

«donner» a été tenu jusqu'ici pour un composé: Petersen *Language IX*, p. 32, y a vu le verbe tokh. *ai-* (B *ai-tsi* «donner») précédé du préverbe bien connu hittite *pe-*:<sup>2</sup> une pareille étymologie est bien possible, mais on

que les sujets parlants devaient transformer la forme phonétique \**-esu* (à *-s-* simple) en *-es-su*; de même \**esi* était lié à d'autres formes du même thème et de la même personne d'une manière étroite, ce qui invitait à restituer le *-s-s-* de la forme prim.: le grec a en effet, dans une partie des dialectes, créé de nouveau la forme *ἔσσι*.

Dans le cas des racines verbales terminées par une dentale, si elles ont été pourvues de suffixes commençant par un *-t-*, l'évolution phonétique devrait de même façon éliminer toute forme à gémignée *-tt-* (de *-d-* ou *-t-*, fin de la racine, et *-t-*, initiale du suffixe): c'est ainsi qu'est née la forme \**mattā*, au lieu de \**matllā*. Mais cette évolution normale n'était possible que dans le cas très rare où une formation nominale ou verbale était isolée, c.-à-d. sans autres formes du même système verbal ou nominal, au moment où notre règle phonétique commençait à agir. La plupart des mots conservait des rapports clairs avec des autres formations de la même racine, ce qui permettait toujours une analyse grammaticale de la forme en question: et sans doute pour tenir ces rapports clairs, on retenait ou bien restituait partout la dentale menacée; mais parce que un groupe *-tt-*, en d'autres termes la gémignée, ne se pliait pas aux exigences du système phonétique, on introduisait une sorte de *-s-* entre les deux dentales: \**uid-to-* = \**uitto-*, au lieu de devenir \**uito-*, se transforma en \**uitsto-*. Le fait était purement phonétique: le premier des deux *t*, au lieu de se prononcer sans explosion (voir Grammont, *Traité de Phonétique*, p. 52), évolua celle-ci tout comme un *-t-* intervocalique, afin que la finale de la racine fût distinguée d'une manière claire du commencement du suffixe; de là, on est parvenu à une sorte d'affriquée avec l'évolution assez faible de la partie spirante. On voit que ce phénomène phonétique est devenu un symbole de la clarté grammaticale.

ne voit pas quel était le sens de ce préverbe dans un verbe dont le thème lui-même possédait le sens cherché; d'autres part, il y a des difficultés phonétiques: il serait malaisé de parvenir à la flexion historique aux alternances vocaliques, si elle était bâtie sur un composé. Le verbe *nāi-*, *neja-* «conduire, tourner» suggère une autre explication: parce qu'il est venu du verbe i.-eur. \**nēi-eti* (voir p. ex. Pokorny, *Idg. EW*, p. 760), il laisse supposer la même origine pour notre verbe.

Dans quelques langues indo-européennes, on trouve une racine \**pēi-* au sens de «vendre»: c'est d'abord Lidén qui, dans *Stud. z. toch. Spr.*, p. 20 sq., en a trouvé deux exemples: tokh. B *pīto* «Verkauf», très vraisemblablement un participe ancien en *-to-/-tā-*, passé à la fonction du nom d'action, et germ. occid. *fai-lia-* «venalis, käuflich» dans v. h. all. *feili*, holl. *veil*, etc.; plus tard, c'est Petersson, dans *Etymologische Miscellen*, p. 5 sq., qui y a ajouté le verbe ossète or. *fīdin*, occ. *fedun* «be-zahlen», qui reposent sur un thème proto-iran. \**pai-t-*. Petersson suppose une base lourde \**pēi-* ou semblable: celle-ci concilierait toutes les formes, y compris le verbe hittite, qui peut bien remonter à un thème verbal \**pēie/o-* indo-européen: nous pensons que la classe des verbes *dāi-* «poser», etc. = II, 2 b chez Friedrich, *Elementarbuch*, p. 53 sq., repose uniquement sur des verbes thématiques indo-européens à la voyelle radicale *-ē-* ou *-ē-*; dans *dāi-*, le thème a été pourvu du suffixe *-ie-/-io-*, donc i.-eur. \**dhē-īe/o-* = v. sl. *dějō*. Détails, surtout l'explication de l'évolution phonétique, à paraître ailleurs.

Reste le sens. Les formes tokh.-germ.-ossètes remontent à un sens «vendre» et «payer»; le dernier est sans doute dérivé du premier, en tant que le verbe ossète peut reposer sur un dénominatif, parti d'un participe \**pai-ta-* «vendu»: «chose vendue, marchandise»; or on sait que le sens de «vendre» remonte très volontiers à la notion de «donner»: cf. slovène *pro-dati*, gr. *ἀπο-δί-δομαι*, etc. À la rigueur, le sens du verbe ossète lui-même peut venir de «donner». Ainsi, on peut aisément concilier le sens hittite avec les autres.

La conservation de la fonction verbale de cette racine en hittite révèle un archaïsme dont on a une foule d'exemples, p. ex. dans hitt. *up-zi* «geht auf, von der Sonne»: prép. i.-eur. \**upo*; ou dans le verbe *a-ari* avec le participe *a-ant-* «être chaud», en face de \**ai-dh-* «brûler» des autres langues indo-européennes.

<sup>2</sup> Cf. aussi Pedersen, *Hittitisch*, p. 115; *Arch. Or. V*, p. 183, note 1; Kronasser, *Vergl. Laut- und Form.*, p. 197; pour les formes congénères, *ibid.*, p. 155 sq.

Povzetek

Slov. *madež* je soroden z germ. \**mōta-*, *mōtō-* »lisa, pega, sled« in dalje z germ. imenom za »maklen«: nem. *Maßholder* = stvn. *mazzal-tra*: koren \**mad-* »packa, pega«. Pristaviti je treba še lat. *macula*, ki bi šlo na \**mat-lā* z varianto *t/d* ali na \**mad-llā* s poenostavitvijo *-ll-* pred konsonantom.

Hitt. *pāi-*, *peja-* »dati« gre na ievr. koren \**pēi-*, ki je ohranjen v pomenu »prodati« v tohar. B *pī-to* »prodaja«, stvn. *fei-li* »venalis« in oset. *fidin*, *fedun* »plačati«.

Milan Grošelj

SUR QUELQUES MOTS CRETOIS

P. Kretschmer, *Glotta* 31 (1951), 1 ss. a distingué cinq couches de langues et de dialectes grecs en Crète, entre autres le «cydonien», d'après l'*Odyssée* 19, 176. Le cydonien serait parent du phrygien, puisqu'il comporte le passage de la sonore aspirée à la sonore. On peut par conséquent attribuer à ladite langue aussi les mots suivants conservés comme crétois par Hésychius (éd. Latte, Hauniae 1953):

1. *ἄγδος ἄγγος Κρητικόν* est proche du nom de la montagne phrygienne *Agdos* selon M. Budimir, *Pelasto-slavica* (livre 309 des *Travaux* de l'Académie Yougoslave de Zagreb), pag. 159, à condition que *Agdos* s'apparente à gr. *ἄγθος*, comme l'avait pensé Fick (voy. le doute de Kretschmer, *Einleitung in die Gesch. d. gr. Spr.* 194), et peut-être à avest. *vaγdana* «tête» (voy. *Ziva antika* 5, 1955, 229 s.). Si le rapprochement est juste, une nouvelle paire de noms communs à la Crète et au Nord—Ouest de l'Asie Mineure vient s'ajouter à celles relevées par Fick, *Vorgr. ON* 16 ss. et par Kretschmer, *l. c.*, pag. 6 s.

2. Le nom *Βριτόμαρις ἐν Κρήτῃ ἢ Ἀρτεμις* renferme *βριτό- γλυκό- Κρήτες* et — *μαρις* qui se rattache à lit. *marli* «fiancée, vierge», voy. Frisk *GEW* 269. Or la notion de «doux» peut être ramenée à celle de «salé», cf. Walde-Hofmann *LEW* II 466 au sujet de v.-sl. *sladъko*: «urspr. ‚gesalzen‘, daher ‚wohlschmeckend, würzig‘». On ramènera donc *βρι-* à i.-e. \**bhri-* et y verra la racine \**bhrēi-*, \**bhrī-* sur laquelle semblent reposer m. angl. *brine*, angl. mod. *brine* «Salzwasser, Salzlake», etc. (Pokorny *IEW* 166). Le mot est par conséquent parent de v.-sl. *bridъ* (Pokorny, *ibid.*). Il est caractérisé comme non-grec par le passage de la sonore aspirée à la sonore.

5. *δαμπόν τὸ πυρίεφθον* [Λάϊωνες]. *Κρήτες* est expliqué par le *Dictionnaire grec-français* de Bailly-Séchan-Chantraine s. v. *πυρίάτη* par «premier lait (lait de vache, de chèvre, etc.) coagulé par lente cuisson (sic!) pour servir de friandise». Les mots grecs *πυρίεφθον* et *πυρίάτη* renferment le mot *πῦρ*. Il est donc permis de voir en *δαμπ-ο-* le pendant de gr. *θάλλω, θάλλος*, etc. Pour le passage  $\lambda > \mu$  on se rappellera még. *ἐνπίδες* de *ἐλπ-* (Schwyzer I 215<sup>4</sup>), dor. *Φιντίας* de *Φιλ-* (id. I 81<sup>4</sup>). La trace d'une prononciation vélaire de  $\lambda$  devant consonne peut donc être constatée pour un dialecte crétois non-grec. A. v. Blumenthal, *Glotta* 18 (1950), 154, note 1, a voulu rattacher à notre groupe aussi *ὀβλαί πλακοῦντια μικρά. Κῆροι* Hés., mais le rapprochement n'est que possible. B. Čop, *Živa antika* 4 (1954), 292 ss. et 300 a trouvé des parents de ces mots en d'autres langues: ils se ramènent à *dh-* initial.

## Povzetek

## O nekih kretskih besedah

Na Kreti je bilo po Odiseji 19. 175 ss. pet narodov. V jeziku enega izmed teh narodov je idevr. media aspirata prešla v medijō. Zato je treba videti v besedah, ki jih leksikograf Hesihij sporoča kot kretske, namreč *ἄγδης* »posoda«, *βριτύ* »sladko« in *δαμπόν* »skuta« sicer indoevropske, toda negrške besede, ker jih je mogoče izvajati iz korenov, ki vsebujejo medijō aspirato.

## Stanovnik Janez

## KRONOS UND DER WALFISCH

Nach Hesiod, Theog. 154—210 entmannte Kronos seinen Vater Uranos, als sich dieser Gaia in der Nacht nahte, indem er ihm mit der von seiner Mutter gegebenen Sichel sein Glied abschnitt. Es ist bekannt, daß das Verhältnis zwischen Uranos und Kronos eine Dublette des Verhältnisses zwischen Kronos und seinen Kindern, insbesondere Zeus, ist. Laut der Theogonie hat auch Zeus dasselbe seinem Vater Kronos angetan: er hat ihn mit Honig trunken gemacht und ihn dann im Schlaf gefesselt und entmannt.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Paulys *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Bd. 22, Stuttgart 1922, sub *Kronos* §§ 28, 29, 35.

Kronos ist wohl eine vorgriechische Gottheit, welche die Griechen von der Urbevölkerung übernommen hatten. Das wird auch von der gegenwärtigen Forschung anerkannt, wenngleich diese eine starke Beeinflussung der griechischen Mythologie aus dem nahen Orient vermutet.<sup>2</sup> Seinen Namen aus dem griechischen zu erklären ist bisher nicht gelungen.<sup>3</sup> Man hat jedoch darauf hingewiesen, daß der Name *Kronos* mit dem altenglischen Namen für den Walfisch, *hran*, übereinstimmt.<sup>4</sup> Dabei hat man betont, daß sowohl Kronos in der griechischen Mythologie eine Gottheit des Sturmes, als auch der Walfisch ein Wetterdämon seien, wie das die italienischen Worte *balenare* (blitzen), *baleno* (Blitz) und *arcobaleno* (Regenbogen) zu beweisen scheinen.<sup>5</sup>

In dieser Beziehung möchte ich darauf hinweisen, daß der Name für Gibraltar, *Κρόνον σήλαι*, der zuweilen bei den griechischen Autoren auftaucht,<sup>6</sup> einen ähnlichen Fall darstellt wie der Name *Hronesnaess*, das berühmte Vorgebirge an der See, an dem vorbei »die bäumenden Schiffe fernhin steuern durch sturmdunkle Flut« und wo die Leiche Beowulfs verbrannt wurde.<sup>7</sup> Die Griechen glaubten auch, Kronos bewohne eine Toteninsel weit hinter Britannien, und nannten das Eismeer *Κρόνον πέλαγος*; dieser Name wird entweder als ein frühes Lehnwort aus dem Germanischen betrachtet<sup>8</sup> oder er ist dadurch entstanden, daß die Griechen in Kronos einen grauen Gott der Kälte sahen.<sup>9</sup>

Es ist interessant, daß in der volkstümlichen Überlieferung, die über die Walfische besteht, eine Parallele zu dem Mythos von der Entmanung des Kronos bzw. des Uranos vorkommt. So finde ich in dem *Kräuterbuch von Adamus Lonicerus*,<sup>10</sup> welches unter anderem viele aber-

<sup>2</sup> A. Heubeck, *Mythologische Vorstellung des Alten Orients im archaischen Griechenland*, *Gymnasium, Zeitschrift für Kultur der Antike und humanistische Bildung*, Bd. 62, Heft 6, 1955, S. 508—525, und S. 524, Anm. 46.

<sup>3</sup> *Paulys Realencycl.*, I. c., § 8.

<sup>4</sup> Loewenthal, *Seefahrerglaube*, PBB 53 (1929), 302; Holthausen, *Altenglisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1934 sub *hran*.

<sup>5</sup> Die Literatur darüber: Prati, *Vocabolario etimologico italiano*, Torino 1951, sub *baleno*.

<sup>6</sup> *Paulys Realencycl.*, I. c., § 21.

<sup>7</sup> *Beowulf* 2805, 3156.

<sup>8</sup> F. Kluge, *Urgermanisch, Pauls Grundriß der germ. Philologie*, Straßburg 1915, S. 128.

<sup>9</sup> *Paulys Realencycl.*, I. c., §§ 21, 38.

<sup>10</sup> *Herrn Adami Loniceri vollständiges Kräuter-Buch*, von Balthasar Ehrhart, Ulm 1770.

gläubische Nachrichten von verschiedenen Tieren enthält, unter dem Titel *Wall-Fisch*, auch Folgendes:

»Der Wall-Fisch, nachdem er drey Jahr alt wird, so leichet er mit den Balenen, und in der Leichung wird ihm verschnitten, dass er fürter nicht mehr leichen kann, sondern geht in der Tieffe des Meeres, und wächst so sehr, dass er mit keinerley Kunst und List der Menschen mehr gefangen werden kann, muss derowegen, ehe er das dritte Jahr erreicht, also gefangen werden.«

Wenn wir die Etymologie *Kronos* = ae. *hran* annehmen, so werden wir auch die Entmannung des Kronos durch seinen Sohn Zeus, bzw. die Entmannung des Uranos als parallel zu der »Entmannung« des Walfisches während des Geschlechtsaktes betrachten müssen. Beide gehören deswegen zu dem Urmythus, der dann von den Griechen in Verbindung mit Kronos und Uranos übernommen wurde. Nach der griechischen Überlieferung scheint die Entmannung des Uranos primär und die Entmannung des Kronos sekundär, eine Nachahmung der ersten zu sein. Auf Grund unserer Etymologie und Parallele könnte man vermuten, daß Kronos und nicht Uranos im Urmythus entmannt wurde, und zwar während des Geschlechtsaktes; daß dann dieser Mythus auf Uranos übertragen wurde und daß man deswegen eine Entmannung des Kronos unter ein wenig anderen Umständen ersann.

Wenn meine Vermutung richtig ist, so stellt der Walfisch den Kronos noch in theriomorpher Gestalt dar.

#### Povzetek

#### *Kronos in kit*

Etimologija imena *Kronos* je nesigurna: zdi se, da besede iz grščine ni mogoče pojasniti. Kot možna paralela se navaja staroangleška beseda *hran*, ki pomeni kita. Pri tem se poudarja, da sta tako Kronos kot kit demona viharja.

Interesantno je, da obstaja v zvezi s kiti praznoverje, da je kit pri spolnem občevanju skopljen. V grški mitologiji Kronos skopi svojega očeta Urana med spolnim aktom. Tudi Zevs opije svojega očeta Krona, ga spečega vklene in skopi. Če sprejmemo etimologijo *Kronos* = stangl. *hran*, potem bi nam ta paralela pričala, da spada povest o skopljenju božanstva, ki ga je Kronos prvotno predstavljal, v pramit, da je bila prvotna varianta prenesena s Krona na Urana, medtem ko se je kasneje razvila nova varianta v razmerju med Kronom in Zevsom.

## POROČILA — COMPTES-RENDUS

Johannes Hubschmid, *Schläuche und Fässer. Wort- und sachsgechichtliche Untersuchungen mit besonderer Berücksichtigung des romanischen Sprachgutes in und ausserhalb der Romania sowie der türkisch-europäischen und türkisch-kaukasisch-persischen Lehnbeziehungen*. Romania Helvetica Vol. 54; A. Francke AG Verlag, Bern 1955.

C'est dans le bref espace de sept ans que Hubschmid, par une série de monographies et d'essais, s'est rangé parmi les plus remarquables paléontologues de la linguistique romane. Il s'est voué aux recherches de la stratigraphie du vocabulaire roman; la nature de son travail exige, cependant, qu'il touche tout autour dans les domaines très lointains des autres langues. Ses premières études consacrées principalement au substrat de mots préromans lui ont souvent offert l'occasion d'attirer l'attention sur les reliquats préslaves en slovène et, dans une certaine mesure en serbo-croate. Actuellement il a également étendu sa sphère d'activité jusqu'aux emprunts de civilisation. Sa première étude de cette espèce fut *Hautsternamen und Lockrufe* dans *Vox Rom.* XIV, 184—203, où il a traité de plusieurs mots slaves des Balkans qui font partie de cette catégorie de mots. Ses matériaux pourraient être considérablement complétés. Outre le mot suisse *lōbe, lōbeli* «appel aux vaches» et l'alb. *lopë* < \**lāpa* ou \**lēpa*, je vais citer aussi le slov. *laba* «nom de vache» (Pleteršnik I, 494), serbochr. *labo* «nom de boeuf» (ARj V, 860) et le slov. *kūček, cūček, kučin, kūček* «chien», etc. C'est aussi dans *Schläuche und Fässer* qu'il apporte quelques éléments complémentaires à cette catégorie. A cause du got. *hakuls* etc. (Berneker, *SEW* I, 595) et des vieux dérivés du type *kozel* «bouc», v. norr. *hōken* «chevreau» il est impossible de dériver sl. *koza* «chèvre» des mots ayant une forme semblable dans certaines langues orientales, p. ex. bachkir. *kāzā* «chèvre», comme le croyaient certains anciens chercheurs. Hubschmid, qui suit ces mots loin en Asie, juge, au contraire, que le point de départ commun germano-slave \**kag'a* est une vieille variante des appels de berger du type *kač* — *kac* dont s'est développé le mot pour la chèvre dans beaucoup de langues et qui sont d'usage aussi chez les Slaves, serbochr. *kec, keca*, bulg. *kič-kič, kăču-kăču, kači-kači*. Je serais d'avis que de toutes les opinions touchant l'étymologie de ce mot slave difficile celle de Hubschmid est la plus acceptable. Il est intéressant que le vieux mot i.-e. oriental pour la chèvre \**ag'i-*, qui a été rencontré dans ce sens en indoiranien, en balto-slave et en albanais (Porzig, *Die Gliederung* 181) v. sl. (*j)azno* «peau, cuir» ne s'est conservé jusqu'à nos jours qu'en slov. *aževina* «déchets de tannage» (Pleteršnik I, 7).

On pourrait bien affirmer que depuis la guerre il n'y a pas eu d'autre slavisant que le romaniste Hubschmid, qui ait publié des étymologies de mots slaves. Dans ce dernier livre je mentionnerais le serbochr. *bōšča* «lange, tablier», bulg. *boličā*, russe *burdjūk*, le groupe serbochr. *tulum* «outre à vin», pol. *tłumok*, russe *tutup*, slave commun *torba*, slov. de Rézia *kokoroš* et quelques autres encore. Mais il n'est pas nécessaire de les citer tous. Même dans les cas où il est connu depuis longtemps que tel mot est emprunté, Hubschmid se servant de riches matériaux de comparaison a étudié la zone d'utilisation tout entière d'une famille de mots particulière de façon plus ample qu'aucun de ses prédécesseurs. Le domaine linguistique traité dans l'étude en question comprend presque toute l'Europe et une grande partie de l'Asie. Non seulement les slavisants mais aussi les germanistes et tous ceux qui s'occupent des études balkaniques, ougrofiniennes, des langues turques ou celles du Caucase, y trouveront bien des choses utilisables dans leurs spécialités.

Il est sans doute impossible qu'un slavisant de province qui dispose des moyens limités qui sont insuffisants pour sa plus étroite spécialité décide de la justesse de ces larges comparaisons de mots phonétiquement et sémantiquement semblables dans les différents groupes linguistiques. Il n'est possible d'en parler que théoriquement. Certains critiques faisaient déjà aux premières études de Hubschmid le reproche de l'impossibilité qu'il y a à comparer des langues aussi éloignées que p. ex. le basque et le slovène. Ce n'étaient toutefois que des voix isolées. Dans le domaine où Hubschmid est le plus versé à savoir dans la linguistique romane, ses études ont été accueillies avec sympathie. Les romanistes attachent à leur vocabulaire beaucoup plus d'importance que p. ex. les slavissants ou même les germanistes. Leurs méthodes de travail sont perfectionnées et stabilisées. Il suffit de voir le *Dictionnaire étymologique français* de Wartburg pour se rendre compte du nombre des mots qu'il est possible de comparer entre eux malgré les différentes irrégularités phonétiques. Toutefois la sémantique et la ressemblance du son ne doivent pas constituer le seul critérium. Chaque mot doit d'abord être soumis à un examen aussi détaillé que possible du point de vue de la linguistique et de celui de l'histoire de la civilisation dans la langue à laquelle il appartient, et ensuite dans le groupe de langues plus étroit; ce n'est qu'ensuite que les comparaisons de plus large étendue deviennent possibles. Le gros du vocabulaire roman a été l'objet de recherches suffisamment solides quoique Hubschmid, dans ce domaine-ci, également ait surpassé beaucoup de ses prédécesseurs par la largeur de sa méthode et par son esprit systématique. C'est pourquoi le romaniste peut, avec beaucoup plus de sûreté, consacrer son activité à de telles comparaisons des emprunts de civilisation, tandis que, dans la linguistique slave, encore de nos jours, on se donne bien de la peine pour établir le vocabulaire fondamental. Dans l'introduction à son étude, Hubschmid fait remarquer que les recherches linguistiques faites par les romanistes du point de vue de la géographie et de l'histoire de la civilisation ont abouti à des résultats inaccessibles aux autres chercheurs. Même en parlant de W. Schuppiesser, qui, en 1953, dans sa thèse de lexicographie slave, a suivi le mot *srajca* (chemise), *srakica* jusqu'au mong. *chirghek* «soie», il dit qu'il n'y a réussi que parce qu'il était parti de la linguistique romane. Peut-être exagère-t-il un peu. J'étais encore étudiant que mon attention fut attirée par A. Conrady qui avait suivi i.-e. \**medhu-* jusqu'au *mit* chinois (*SB Sächs. Akad.*, 1925, III, 19 ss.). Un slavisant ferait observer modestement que c'est seulement en Europe occidentale qu'il y a des bibliothèques assez riches et des possibilités de travail permettant la réalisation des projets aussi vastes. Ce qui est sûr, c'est que, dans la linguistique slave, au moins pour le moment, chaque maître, loin de conseiller une pareille entreprise à son élève, l'en dissuaderait plutôt. Tant que le vocabulaire slave entier ne sera pas suffisamment examiné du point de vue de la linguistique slave, des comparaisons aussi larges resteront risquées.

Ainsi p. ex. Hubschmid (*RIO* VII, 1955, 110) a comparé la locution slovène *pěta kruha* «morceau de pain» au serbo-cr. dalm. *pete* < *pěta*, vén., frioul. *pète*. Toutefois slov. *pěta* avec l'*ě* ouvert démontre l'ancien accent final et, par conséquent, ne peut pas être un mot emprunté au roman, mais représente seulement une métaphore relative à *pěta* < *pěta* «talon». D'autres corrections de ce genre devront probablement être apportées à quelques comparaisons de Hubschmid touchant des langues différentes. Sans doute, cela ne diminue pas la valeur de sa méthode de travail et ne peut influencer essentiellement les résultats obtenus par lui. D'autant plus que, jusqu'à présent, il s'est plusieurs fois montré prêt à modifier son opinion si les raisons en étaient assez convaincantes. C'est ainsi que dans les *Essais de Philologie moderne*, 1951, 194, il a fait dériver le mot

*tul* «carquois» du *tul* turc, mais actuellement (*Sch. u. F.* 114, op. 3) il reconnaît que dans un mot slave commun si ancien il n'est pas possible d'admettre que *-u-* < *-u-* ait été conservé et fait dériver le mot de i.-e. \**teu-l-*.

Quant à la famille de mots considérable que Hubschmid fait dériver du bas latin *buttis* «tonneau», je ferais observer que les mots slovènes *býč* «tonneau» et *bùč*, *báč*, *bôč*, \**bič* ne paraissent pas s'être développés de la même origine. Le mot slov. dial. de Carso *byč* fait penser sans doute à une forme antérieure \**buč*, qui doit être un mot postérieurement emprunté de *buttis*; le passage *-u-* > *-ü-* est postérieur et dialectal. Pour les autres mots ayant le sens de «puits de campagne à encadrement en bois, puits à seau» à côté de «tonneau», une analyse du point de vue d'un slovénisant est difficile. En toponymie, sur le même territoire où le nom commun *byč* est attesté, il y a aussi des noms *Báč* (Carso, Istrie), ce qui sans doute fait supposer les formes antérieures \**báč* < \**báč*. Cependant le nom de source en Carniole Blanche *Bič* (?), *iz Biča*, *v Biči* près de Semič ne peut pas représenter seulement la forme antérieure \**bič* ou \**byč*. La forme *Biči* se trouve aussi aux environs de Solkan, sur l'Isonzo. Mais tous les autres noms communs et les noms propres résistent à une reconstruction sûre. Les écritures *beč*, *bič*, *boč*, *buč* peuvent ne marquer que la semivoyelle *-ə-* à couleur dialectale, la déclinaison montre partout l'accent final, sauf en Carniole Blanche; *z bəčà*, *v bəčù*, *pr bəči*, à l'instr. outre *pod bəčòm* aussi *pod bəčam*. Les diminutifs sont *bəčək*, *bəčec*; les noms de maison de Basse Carniole *pr Bəčkə*, *h Bəčkì* (Podgora). Le sens diffère selon les localités; à ce qui est cité par Pleteršnik il faut ajouter encore «source, locus fluminis profundior, terrain bas où l'eau jaillit par temps pluvieux». Dans la Haute Carniole où le type d'une prise d'eau clôturée est inconnu, *Buč*, *Bučevka* (ce n'est que la place de l'accent qui est indiquée dans la note), *Beček* sont régulièrement des noms de ruisseau. Quant aux autres dérivés, je vais citer encore *Bečilo*, hydronyme dans la région de Gorica (cf. *Izvirala* à côté de *izvir* ibid.). Pour les notes historiques au sujet des noms de lieu, voir *Slavistična revija* V—VII, 134.

Je n'ose dire si dans tous les cas où il faut supposer les points de départ \**báč*, \**býč* et \**buč* (si dans les deux derniers cas l'accent n'est pas analogue) il s'agit d'un seul mot emprunté aux époques différentes ou bien de plusieurs mots différents qui se sont confondus au point de ne pouvoir plus être séparés. Mais il faut bien jeter un coup d'oeil aussi sur les mots à *-p-* initial. Pleteršnik cite *peč*, *peča* (Istrie) «puits» et en Rézia *poč*, *poča* «puits». Comparez, en outre, le toponyme *Poče*, allem. *Potz*, frioul. *Pozz*, 1377 *Poç* (Kelemina, SR IV, 184). Cependant Pleteršnik ignore le nom commun *pač* «puits communal, en maçonnerie» (Repno près de Sežana), qui, dans les noms de cours d'eau et dans les lieux dits, n'est pas répandu seulement dans la région de Carso et dans la vallée d'Isonzo (*Pač*, *u Pač*, *pri Paču*, *pod Pač*, *pod Pačan*, *Pačanska gora*), mais on trouve la source de *Paček* aussi près de Moravče au nord-est de Ljubljana et la forêt *Pačnik* près de Krka.

Ce nom commun peut, au moyen de son aire des noms propres, être reconstruit en *páč* avec l'accent allongé (comme *mâh*, *lân* < *máčh*, *lân*). Cela doit être un très vieux mot emprunté où on ne peut pas, comme dans les mots *pěč*, *pòč*, partir des formes romances postérieures (à comp. serbo-cr. *puč*, *počuo*), ou comme dans le styrien *peč* de l'allem. *Pfütze*, mais d'une forme du latin vulgaire représentant *puteus* latin. Il est intéressant de constater que l'aire des noms de *Pač* correspond à celle des noms de *Črtež* «essart» lesquels sont les plus fréquents dans la vallée de l'Isonzo et disparaissent ensuite dans la direction de Moravče et de la Basse Carniole. On pourrait en conclure que les Slaves qui avaient apporté de leur patrie primitive les noms de *Črtež* n'ont que

plus tard — après avoir reçu le radical *pač* des Romains — colonisé en partie le territoire mixte vers l'est. Ce n'est sans doute qu'une hypothèse pour laquelle il faudra rassembler plus de preuves encore. Une pareille aire appartient aussi au nom commun *kucelj* »sommet latéral, saillie de montagne« qui en toponymie peut être suivi de l'Isonzo jusqu'à Zagorje sur Save.

Slov. *púcel* »tonneau« dérive comme sorb. *pičel*, *pičolka* de l'all. *Pitschel*, *Peitschel*, all. de Carinthie *butsche*, *bietsche*, all. de Kočevje *butscherle* (Miklošič, *EW* 266) < lat. *bucellus*; slov. *putrih* < m. h. all. *buterich* »outre« (Hubschmid, *Sch. u. F.* 58). Mais on trouve aussi des mots dialectaux dont l'origine n'est pas claire, p. ex. sur le Pohorje *plajôk* »tonneau«.

Je suis d'accord avec Hubschmid que l'opinion de Perušek (*JA* XXXIV, 22) que *buč*, *báč* au sens de »puits«, opinion que j'ai à un certain moment partagée, est prématurée, mais il est sans doute possible de conclure à des croisements de mots dans les empruntés des racines *butlis* et *puteus*; le parallèle alb. *buçile*, *buçine* »piccolo stagno, acquitrino; dove beve il bestiame alla fontana«. Mais je ne puis m'expliquer les points de départ cités, relatifs à cette famille de mots slovène.

Cherchant à embrasser l'aire totale de chaque racine qui l'intéressait, Hubschmid a rassemblé un matériel énorme. Parmi les expressions employées pour les récipients à eau (et à vin) et pour les outres il n'y en a que peu qui appartiennent à une seule langue. La plupart d'entre elles passaient de langue en langue, se répandant de l'est vers l'ouest et partiellement en sens opposé. Il est dommage que l'auteur se soit intéressé en premier lieu aux mots qui paraissent dans les langues romanes. Il dit lui-même qu'il n'a publié qu'une partie des matériaux qu'il avait accumulés dans les années de recherches. Dans les langues slaves, il y a encore beaucoup de mots obscurs de cette espèce et qu'il vaudrait la peine de traiter pareillement. Chez les Slovènes, les outres de peau ne sont plus d'usage de nos jours. Mais j'en ai vu dans mon enfance, bien que, même alors, elles fussent rares. Dans le Pohorje, le synonyme *tobolec* est attesté pour le sens de »outre«; Pleteršnik ne cite que les significations »der Köcher des Mähers, sac, havresac«; serbochr. *tobolac*, *tobolica*, *tobolka* »crumena, saccus, pharetra« attesté pour la première fois en 1467 (Mažuranič, *Prinosi* 1455), tchèque *tobola*, *tobolka*, pol. *tobola* »bourse, porte-monnaie«, lit. *tobelis*, *tapelis* (Miklošič, *EW* 357) suite inconnue. Un autre mot obscur est le serbochr. *tok* »theca, capsula, corytus, pharetra«, slov. *tok* ou *toka* »étui, gaine, carquois«; Miklošič, *EW* 358, cite aussi le roum. *tok*. Ce sont des mots que les étymologistes évitent habituellement. Chez Hubschmid, on trouve bien des mots au son semblable, cependant il a évité avec soin les mots slaves en question. Il est compréhensible qu'il soit difficile de se décider pour un point de vue quelconque, p. ex. au sujet de slav. *mošvna* »bourse, sac« que, d'ordinaire, on fait correspondre à lit. *makšna*, *makštis* »étui«, lett. *maks* et lit. *mākas*, *mēkeris* »bourse« et puis à all. *Magen* v. h. all. *mago* (Kluge, *DEW* 369 < \**mēkmo*). Autrefois, Oštir (*Etnolog* III, 104) a mis en rapport slav. *mošvna* par le mot reconstruit \**mo(k)ch<sub>2</sub>n-* avec gr. *μείσιος*, *μψιδιον*, *δέγμα*« supposant une racine paléo-européenne \**mak(a)š-* »cuir-bourse, sac«. Hubschmid lie d'ailleurs entre eux pers. mod. *mašk*, akkad. *mašku*, arabe *mask*, égypt. *msk* (*Sch. u. F.* 158), mais il a évité les mots baltoslaves, bien que la correspondance avec all. *Magen* soit fort contestable.

Autrefois, Lidén (*KZ* LXI 14) a signalé, au sujet de all. *Darm*, osset l'*ank* »intestin«, osset. orient. *rúdtaji* l'*ank* »gros intestin« (Miller-Freimann, *Ossset.-russ.-deutsch. Wb.* II, 1019). On fait habituellement dériver all. *Darm* < germ. \**parma* de i.-e. \**tar-*, cependant ce mot ossete rappelle, phonétiquement et sé-

manquement, une famille assez vague de mots slaves, slov. *dánka*, *denka* »gros intestin, Großwurst«, bulg. *džnka* »intestin, saucisse«, à côté de *džnák*, *džněšnik* »caccum«. L'alb. *dangë* »ventre« doit également être placé ici. Ordinairement, on le met en rapport avec *dna* »uterus«, toutefois il y a un autre *dna* »arthrite«, v. sl. *džna*, *džna* »une maladie«; Vasmer, *REW* I, 354, appelle l'attention aussi sur v. sl. russe *džgna* »blessure, cicatrice«. (L'origine de slov. *dagati*, *zadagati* »lancer, ébranler, se quereller, bavarder« en regard de *děgmati se* »se quereller«, v. sl. *degba* »querelle«, slov. aussi *děga* »imbécile« n'est pas claire non plus.) Malgré l'opinion habituelle (Štrekelj, *JA* XXVIII, 482), qu'il faut faire dériver tout ceci de *džno* »fond«, i.-e. \**dhub-no-*, Vasmer (voir aussi *RSI* IV, 173) doute avec raison que tous ces mots soient de même origine, et il serait peut-être possible de continuer de suivre osset. *t'ang*.

Dans sa monographie, Hubschmid démontre que dans la terminologie relative aux récipients primitifs des éléments fort divers, parmi lesquels il y en a de très anciens, s'entremêlent et, qu'avec un récipient, les mots qui le désignent se sont répandus déjà avant l'ère historique. Dans les langues slaves, il y a encore beaucoup de mots qui font partie de cette catégorie. Quelques-uns d'entre eux se sont répandus dans plusieurs nations slaves, d'autres au contraire sont limités à un certain territoire dialectal. Slav. mérid. *lončb* »pot« a été peut-être emprunté à une langue balkanique, lat. *lanx* et grec *λινόξ* »cuve« sont voisins (Oštir, *Razprave* I, 284 pense au paléo-européen \**lón-*). Aussi *lěmpa* »récipient de bois qu'on porte en l'endossant« est comparé par Štrekelj, *LMS* 1896, 152, à alb. *lemp-bi*, cal. sic. *γemp-bi* »jatte«, sic. *lemmu* »gros vase en argile«, cal. *limba* »vase de cuisine en argile«, grec mod. *limbedda*, à Malte *lombi* < arabe *melem*; y sont identiques alb. *limbë* »cuvette« et geg. *l'imë* »assiette«. Sans parler des nombreux mots passés en slov. du roman et traités par Hubschmid, c'est à dire ceux du type *barigla*, *burica*, *sulj* et d'autres déjà connus, comme p. ex. *latvica*, *skodela*, *pinja*. Outre les mots germaniques du type *čapa*, *čerba*, *čerfa*, *pisker* etc., il en reste en slovène un certain nombre qui sont absolument obscurs. Je vais citer p. ex. *dukel* (m.) ou *duklo* (n.) »vase à lait en argile noire«. Mais il est à regretter que, chez nous, jusqu'ici personne ne se soit occupé de cette intéressante catégorie de mots, et nous sommes encore bien loin d'avoir rassemblé tous les mots populaires désignant les récipients de toutes les espèces. Rien que pour le sens »coffin« Pleteršnik connaît les mots *oselnik*, *čapûn*, *čepôn*, *čepûn*, *šapur*, *voder*, *vodir* et il est sûr qu'en cherchant avec soin on pourrait trouver encore quelque chose.

En tout cas, pour ce qui est de mots relatifs aux récipients, on aurait besoin, en linguistique slave, d'un ouvrage aussi solide et profond que celui que Hubschmid a fait pour le roman. Car il n'y a presque pas de catégorie de mots qui offre dans une mesure aussi large que les noms des récipients primitifs la possibilité de prendre connaissance des rapports très anciens entre les différentes nations et civilisations.

#### Povzetek

Hubschmidova nova knjiga *Schläuche und Fässer* prinaša mnogo zanimivega tudi za slavista in slovenista. Kulturne izraze za primitivne posode, ki se rabijo v današnjih ali starih indoevropskih jezikih, zasleduje daleč v Azijo in ugotavlja, kako so se selili od naroda do naroda. Bogata sinonimika za pojme, ki označujejo primitivne posode, bi tudi v slavistiki zaslužila takšne pozornosti, kot jo je Hubschmid posvetil romanskim sinonimom.

F. Bezljaj

*Sprachgeschichte und Wortbedeutung. Festschrift Albert Debrunner.* Gewidmet von Schülern, Freunden und Kollegen. Franke Verlag. Bern 1954. 8°, 474 str. 60 švic. fr.

A. Debrunnerju so za 70-letnico poklonili nekdanji učenci, prijatelji in kolegi zbornik, da mu dajo z njim priznanje kot odličnemu filologu in jezikoslovcu na področju klasičnih jezikov in sanskrita. Blizu 600 številk obsega njegova bibliografija, med njimi so dela kot II. del (sintaksa) grške slovnice, ki jo je dokončal po Schwyzerju, in sanskritska slovnica, kjer si je delil delo s svojim švicarskim rojakom Wackernaglom in na kateri še sedaj dela. Prispevki so razporejeni v zborniku po alfabetičnem redu, med avtorji najdemo najbolj sloveča imena.

E. Benveniste (Paris) je prispeval presenetljivo in prepričljivo razlago za gr. *μνάομαι* »snubim«. Do sedaj so besedo izvajali iz niče stopnje korena \**gʷenā-*: \**gʷnā-* »žena«. B. je opazil, da je pri Homerju n. pr. poleg *μνώοντο* »snubili so« ista oblika tudi v pomenu »spominjali so se«. Lat. fraza (Plt., *Aul.* 204) \**mentionem facere de puella* kaže na znani običaj, da snubec previdno napelje pogovor s starši na dekle, jo navidezno samo »omeni«. G. Bonfante (Princeton) razpravlja o animizmu v ievr. jezikih (z obilno literaturo). Gotovo je, da tehnični jezik to tradicijo še danes nadaljuje in da je animizem pomagal ustvarjati abstrakta. Toda koliko časa je bilo animistično gledanje na stvari živo? Če danes imenujemo stroj za drobljenje kamenja »drobilec«, za mešanje betona »mešalec«, sledimo samo še nekim vzorcem. W. Brandenstein (Graz) poskuša z novimi prijemi identificirati narode, ki jih našteva Geneza: ne gre samo za zemljepisni vidik pri razporedu, ampak tudi za politično-zgodovinski. In s tega stališča moremo sklepati, da pregled narodov predpostavlja stanje, kakršno je bilo na bližnjem Vzhodu okrog leta 600. Zanimivi članek obravnava množico imen narodov in tudi oseb. P. Chantraine in O. Masson (Paris) analizirata pomen gr. *ἄγιος*, kakor ga je mogoče razbrati s številnih mest iz grške literature in iz izpeljank. Beseda izraža nekaj »svetega« (97) z dveh stališč, ki se dopolnjujeta: »sveto« more biti skrivnostna in strašna sila, more pa biti tudi to, kar je s to silo v skladu. Vprašanje je pa, če je *ἄγιος* tudi etimološko v zvezi z *ἄγιος*, kakor so mislili stari Grki — kljub razločku v pridihu. Kavkazolog G. Deeters (Bonn) piše o izrazih za »imeti« v gruzinščini, G. Devoto (Firenze) o tako spornem hom. *ἀμολγός*, ki vidi v njem posodo za mleko (124) ali lijak (127): »\*v lijaku noči« bi bilo dalo »v trdi noči«. Razlaga ni verjetna: v orfični himni, ki jo D. navaja, se *δι' ἀμολγῶδ* more gladko prevesti »v temi«. Da *ἀμολγός* »tema« ne more biti identično z *ἄμ.* »posoda«, se pa jasno vidi iz glose *ἀμολγᾶζει* *μεισημβροῖζει* (Hes.), »počiva opoldne«, namreč v *senci*. D. razlaga (125): »il verbo ... non può significare che 'agire con qualcosa che (figuratamente) avvolge' e cioè fa (sic!) riposare«, toda *μεισημβροῖζω* pomeni »pass the noon, culminate« (Liddell-Scott-Jones<sup>9</sup>), ne pa »dati k počitku«. F. Edgerton (Yale) je prispeval opombe k budističnemu sanskritu: budisti so prilagodili sanskritu srednjeindijske besede po obliki in pomenu v raznih stopnjah. J. Friedrich (Berlin) obravnava pojav, ki nam je znan iz Homerja, pa tudi iz islandske in indijske poezije, da namreč pesniki pripisujejo neke besede jeziku bogov, ne pa ljudi. F. opozarja na podoben pojav v protohatski in hetitski verski literaturi in meni, da pri besedah iz jezika »bogov« ne gre za izraze iz tujih jezikov, kakor se je večkrat mislilo, ampak za starinske, pesniške besede. O. Funke (Bern) polemizira z ameriškim strukturalistom Ch. Friesom in tej struji zlasti očita, da ne upošteva psihološkega gledanja na jezik, ampak poudarja samo obliko ne glede na pomen. W. Havers (Dunaj), pisec znane knjige *Neuere Literatur zum*

*Sprachtabu* (1946), obravnava pojave umetnega razločevanja med *dies* za pojem »nebeška luč = Kristus« in *dies saeculi* za dan, t. j. čas 24 ur. Ali: v bizantinski literaturi se za boga vedno rabi oblika *κύριος*, za človeka *κύρις*, *κύρις*, *κύριος* i. p. Na Islandiji so dolgo strogo ločili med *gud* m. za krščanskega boga in *god* n. za poganskega. Lat. *monitio* se rabi pretežno za človeški opomin, *monitus* za božji. W. Henzen (Bern) razpravlja o besedi in njenem pomenu, saj nekateri dvomijo, da beseda sama zase sploh obstaja, in trdijo, da je to samo iznajdba gramatikov (vsekakor že zelo stara, če mislimo na klinopisne »preparacije« za sumerščino!). Drug tak spor se vrti okoli vprašanja, kaj je prvotnejše: stavek ali beseda? (Kura ali jajce?: tako Henzen, str. 181). Nikakor nimam namena, ta vprašanja bagatelizirati, toda iz strahotne kolobocije je jasno za sedaj samo to, da so vprašanja napačno zastavljena. Ali je nem. *anerkennen* ena beseda ali dve (ali tri)? To spominja na znani sofistčni *sortes*: ali je eno žitno zrno že *kup*? Dve? Tri? Kaj pa: *ich erkenne ... an*? Če sklopimo med seboj deset lokomotiv in jih pošljemo z ene postaje na drugo, ali je to vlak, če se vsaka pelje z lastno močjo? Jasno je, da gre tu za izigravanje izrazov, in zato vsak strukturalist začne graditi svojo lastno terminologijo v prepričanju, da beseda mora točno označevati stvar. Toda besede so etikete in zato so vsa prekrščevanja tako obupno brezplodna.

O. Hiltbrunner (München) pokaže, kako se je rimski pojem *vir gravis*, *gravitas* držal do konca republike, potem pa dobil drug pomen in izginil s spremenjenimi političnimi razmerami: navaden zemljan, če je bil še tako dostojanstven, resen, pošten, na rimskem forumu, v skupščini ni nič več pomenil. H. M. Hoenigswald (Pennsylvania) razlaga nejasne izraze *media* (konzonanti *b, d, g*), *medij* (v nasprotju z aktivom in pasivom) in stari izraz za *περισπωμένη*, *cirkumfleks*, namreč *μέσση*, kot »indiferenten«: *b* ni niti *p* niti *ph* itd., *medij* ni niti aktiv niti pasiv, cirkumfleks ni niti akut niti *gravis*. Izraz bi bil torej rezultat neke miselne lenobe, ki se ni povzpela do pozitivne opredelitve. H. še pristavlja, da so izraz najbrže prenesli na gramatične pojave iz kakšnega filozofskega sistema, ki nam pa ni znan. Tako se je, kakor je znano, zgodilo n. pr. s »pozicijsko« dolžino; znana je tudi nekoliko vloga stoikov pri ustvarjanju grške in s tem evropske gramatične terminologije. Ti so najbrže tudi ustvarili *οὐδέτερον*, *neutrum*, kar tudi H. pojmuje kot »indiferentno« (glede spola).

Romanist K. Jaberg (Bern) načinja v članku o imenu *prače* vprašanje o ekspresivnem oblikovanju besed. Lat. *funda* je dal fr. *fronde*, ital. *fionda* < *flonda* z ekspresivno epentezo glasov *r, l*. In ekspresiven je *fr-*, *fl-* v vrsti fr. besed in *fr-* v italijanskih. Ekspresivnost se pa more pokazati tudi v debelnem vokalu in končnem konzonantizmu, kjer se more *-nd-* nadomestiti: prim. ital. oblike *s(s)fronz-*, *(s)franz-*, *fronga*, *fiomba*, *fromba*. Zanimiva razprava prinaša v navidezni kaos onomatopejskih tvorb obrise nekih zakonitosti. Za moderne filologe je tu bogata in sočna paša! H. Krahe (Tübingen), ki je znan po svojem proučevanju rečnih imen, izvaja ime *Odre* in *Edere* iz \**adu-* (= avest. *adu-* »potok, voda«). F. B. J. Kuiper (Leiden) pokaže, da sta rigvedski besedi *kaparda-* »skoljka cowrie, zvita kita las na glavi« in *sthā-nū-* »štor, deblo, steber« izposojenki iz avstroazijskih jezikov. Gr. *σκαπέροδα* torej ne more biti v zvezi s *kaparda-*, kakor je predlagal M. Budimir, *Živa antika* 1, 254. J. Kuryłowicz (Kraków) izvaja komparative germ. na *-ōzan-*, sla. na *-ēi (-ěj)*, *-ēiši*, *-ēje*, skr. na *-iyas-* in gr. na *-ωτερος* iz adverbov. S strukturalističnega stališča razlaga potek takole (253): adjektivne končnice izražajo skladnost in semantično kohezijo med substantivom in adjektivom. Med glagolom (ali adjektivom) in adverbom pa obstaja samo semantična kohezija. Noben morfem za adverb je ne izraža.

V frazi *fortiter agere* tvori *-ter* adverb, ne izraža pa njegove podrejenosti glagolu. Adverb je torej adjektiv s konkordanco nič. Zato je adverb, ki je izveden iz adjektiva, enak čistemu adjektivnemu deblu. In vsak morfem, ki služi za tvorbo adverba iz adjektiva, je morfem z vrednostjo nič. Germ. *-ō-*, sla. *-ē-* itd. v adverbu izraža samo pomanjkanje morfema za skladnost, kakršna je običajna med substantivom in adjektivom. — Trudil sem se, da prevedem kar najtočneje. Jasnó je zame, da je tu vrsta logičnih skokov. K. pravi, da lat. *-ter* ne izraža podrejenosti adverba glagolu. Točno! Toda tudi ievr. *-os*, *-ā*, *-om* pri adjektivu je ni, kajti znano je, da je bila ievr. beseda avtonomna, kar je n. pr. Meillet večkrat naglasil, torej je težko tako star pojav, kakor je dolgi vokal v adverbu *-ō-*, *-ē-* itd., razlagati kot »morphème à valeur zéro«, čigar naloga naj bi bila »noter le manque de tout morphème d'accord« (253). M. Lejeune (Paris) vidi v gr. distributivnem gen. in akuz., n. pr. gen. v *δοξαμῆν τοῦ μηνὸς τῆς μῆνης* poseben primer genetiva oziroma akuz. ozira. M. Leroy (Bruxelles) opozarja, da gr. glagoli *ξῆν*, *πεινῆν*, *διψῆν*, *χορῆσθαι* ne spadajo v isti koš, ker se pri zadnjih treh dobijo tudi oblike na dolgi *-a*. M. Leumann (Zürich) domneva kot že nekateri pred njim za »kijevske liste« latinsko predlogo in v podporo tej tezi omenja našega G. Čremošnika, ki je ugotovil, da kažejo kratice za nomina sacra v teh listih na rimski missale 5. ali 6. stoletja. L. razlaga *inokostz* v Klementovi maši Ic (3) (Pad) za lat. in *peregrinatione comes*, medtem ko tekst v kij. listih pomeni »in solitudine socius«, kot slab prevod lat. *peregrinatio* »Mönchs w a n d e r u n g > Wander m ö n c h t u m« čez gr. *μοναχισμός* »Mönchtum«, kar je izvedeno iz *μοναχός* »einsam«. Tako je končno *peregrinatio* pomenilo »Einsamkeit«, ki je v *inokostz*. E. Lewy (Dublin), ki je v zadnji vojni na Irskem objavil znamenito delo o zgradbi ievr. jezikov, nedosegljivo tudi v vrsti kontinentalnih knjižnic, je objavil v *Lesefrüchte* razna tenkočutna jezikoslovna opažanja, ob katerih vzklikne: »Das Leben ist zu kurz für die Sprachwissenschaft!« Teološki termin *πρωτοτόκος* obravnava W. Michaelis (Bern) in *δόξα* Chr. Mohrmann (Nimègue). V postumnem članku obravnava klasični filolog M. Niedermann (Neuchâtel) *-inus* kot poznolatinski sufiks za deminutiva, ki je postal produktiven v italijansčini in portugalščini. O izrazih za *star* in *mlad*, *star* in *nov* piše W. Porzig (Mainz), o korenu *\*dek-* »sprejem« G. Redard (Neuchâtel). Posebno zanimiv je članek C. Regameya o ergativni konstrukciji v moderni indoarijsčini, to zlasti glede na kavkaške jezike in domnevni izvor ievr. glagola iz pasiva. E. Risch (Zürich) pride glede gr. maskulin na *-ra* do zaključka, da jih je najbolje izvajati iz prvotnega vokativa in ne iz ievr. nom. na *-a*. Znameniti hom. *ἀόμαι* in *ἄρη*, znana iz tragedije, pomeni po H. Seilerju (Hamburg) »storiti nekaj v zmoti«, pri čemer je motiv in moralna krivda postranskega pomena (415), nič tudi ne kaže na poseganje bogov v dejanje, to je šele sekundarno. Zanimiva je razlaga skr. *sákthi-* »stegno« iz *\*skak-thi-* (to po *asthi-* »kost«), ki jo je prispeval F. Sommer (München): beseda je torej sorodna z nem. *Schinken*, *Schenkel*, gr. *σάξαιν*. Koren ni glagol, ampak staro ime za telesni del. Poučena je disimilacija med dvema *k*. A. Senn (Pennsylvania) opozarja, da imajo običaji in besede včasih samo starinski videz. Tako lit. *blākė* ne skriva v sebi starinskega *e*-jevskega debbla (tako Specht), ampak je moderna obratna tvorba iz *blākutė* »stenica«, ki je sestavljena iz *\*blaka* »bolha« (= rus. *blocha*) + *utis* »uš« s prehodom v drugo deblo. J. Whatmough (Harvard) govori o možnostih, ki jih nudi statistika jezikoslovju, ob delu G. Udny Yule, *The Statistical Study of Literary Vocabulary* (Cambridge Univ. Press 1944); toda statistika ne bi smela obstati samo pri opisu, ker bi bila nepraktična in nečitljiva. Ta dva nedostata očita tudi delom strukturalistov.

\* M. Grošelj



REVUE DE SLAVISTIQUE

Publiée par

*la Société de Slavistique de Ljubljana*  
*l'Institut linguistique de l'Académie slovène*  
*l'Institut de littérature de l'Académie slovène*

Comité de rédaction: TINE LOGAR, RAJKO NAHTIGAL, ANTON OCVIRK,  
FRANCE TÓMSIČ, JOSIP VIDMAR

Prière d'adresser les manuscrits à M. ANTON OCVIRK, rédacteur en chef,  
Murnikova 24, Ljubljana

Abonnements et réclamations: Državna založba Slovenije

Imprimé par la Triglavská tiskarna, Ljubljana

